

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Sus aux contrebandiers !...



***Dans les neiges éternelles,
policiers et douaniers pourchassent sans merci les hors-la-loi
(Lire, page 3, notre sensationnel reportage)***

Nouveautés législatives

Lorsque l'avortement fut enlevé au jury pour être rabassé au rang d'un simple délit, passible seulement de peines correctionnelles, l'opinion publique — observatrice superficielle et mauvais juge des problèmes les plus délicats de la criminalité — applaudit à cette mesure législative.

— Enfin, pensa-t-elle, le mal qui tue la race — l'un des maux serait une formule plus exacte — allait être châtié justement. Finis les acquittements immoraux obtenus par une sorte de contraste et en raison même des sévérités du Code: le jury hésitant à punir de peines terribles les accusés déferés devant lui....

Les tribunaux correctionnels, disposant de peines moins fortes, les appliqueront avec régularité; et si en droit la sanction est plus indulgente, la certitude qu'elle sera appliquée sans faiblesse arrêtera bien des coupables "en puissance" et préviendra bien des délits. Ainsi avait pensé l'opinion....

Qu'avons-nous vu, depuis cette modification législative ?

Jamais autant d'avortements n'ont été constatés, dans nos statistiques judiciaires... et s'il est vrai que le jury acquittait de nombreuses filles-mères, dont le crime s'excusait par la détresse et par l'abandon matériel et moral où elles avaient été laissées, par contre les vrais coupables, avorteurs ou avortuses de profession étaient châtiés impitoyablement; et pour ceux-là la sanction était juste, exemplaire.

On veut trop souvent de nos jours, adapter les lois à des considérations sentimentales qui en faussent le sens et qui aboutissent à des innovations dangereuses....

Il valait mieux laisser au jury, maître souverain de ses décisions, ce large pouvoir d'appréciation qui lui permettait d'aller de la plus forte peine à la plus complète indulgence....

Les magistrats correctionnels, dans la rapidité même de leurs audiences, ne peuvent "doser" aussi exactement les pénalités: il y a dans ce délit d'avortement, tant de considérations délicates....

On en veut toujours féroce-ment à la sage-femme, mais on aurait tort de généraliser, certes, sa culpabilité n'est pas niable, mais elle a droit aussi, parfois, à de larges circonstances atténuantes. On doit le dire: il lui faut un réel courage et une force de volonté peu commune, pour résister aux sollicitations, souvent émouvantes qui l'assaillent dans son cabinet, tous les jours.

Le "tournequin" de la Correctionnelle risque de ne plus apporter en cette matière infiniment délicate les vraies solutions de justice....

On a voulu modifier ce que plus d'un siècle de pratique judiciaire avait consacré: L'expérience, semble-t-il, n'a pas été des plus heureuses.

Sommaire

- Page 3. A 4.000 mètres d'altitude avec les contrebandiers.
- Pages 4 et 5. Sur la piste des bandits de Marseille, par Paul Bringuier.
- Page 6. Le Crime de la Vierge, nouvelle inédite, par Serge Millas.
- Page 7. A travers le monde.
- Pages 8 et 9. Grands procès. Petites Causes.
- Page 10. Si vous voulez devenir un bon détective. Truquages, erreurs et combines du Sport (suite et fin).
- Page 11. La vie monstrueuse de François Derues, par Jacques Mourier.
- Page 12. Détective-Cinéma. Dans notre bibliothèque.
- Page 13. L'affaire de Scotland Yard.
- Page 14. La série sanglante (suite), roman policier inédit, par S. S. Van Dyne.

Jéudi prochain
Un reportage unique
Service de Nuit
par Henri DROUIN

LA LANTERNE SOURDE

Les Ministres sont bien gardés

Détective vous a dit, dernièrement, que le président de la République était bien gardé. Les Ministres le sont mieux encore: on l'a bien vu lors de la dernière crise.

Une trentaine de journalistes guettaient les ministres et les ministres, dans la cour du Ministère des Finances. Mais autour de cette trentaine d'hommes, plus de 60 inconnus, en civil, rôdaient, se mêlant discrètement aux groupes, écoutaient les conversations. Ce n'étaient pas de jeunes journalistes inexpérimentés, désireux de s'instruire, mais de vieux routiers de la Sûreté générale et des renseignements généraux.

Il fallait les voir palper — oh! très habilement — sans qu'il fût possible à l'intéressé de s'en apercevoir, les poches des rédacteurs afin de dénombrer les revolvers ou les matraques qui eussent pu éventuellement servir contre les membres du gouvernement. Il fallait les voir épier les gestes de ceux qu'ils ne connaissaient pas — car si ce sont toujours à peu près les mêmes journalistes qui s'occupent des crises, ce sont toujours les mêmes inspecteurs de police qui les surveillent — et l'on était obligé d'admirer leur habileté à former un rideau protecteur quand un ministre arrivait, sans pourtant empêcher qu'on interrogeât celui-ci.

Greffer un cheval de courses, est-ce un truquage sportif?

C. A. Gounet, pour les lecteurs de Détective, a exposé quelques combines et truquages sportifs.

Doit-on parmi ceux-là, classer la greffe testiculaire qu'on opère sur certains chevaux de course et même sur de vieux étalons?

Doit-on considérer que c'est un truquage de régénérer, grâce au docteur S. Voronoff, Don Zuniga, ou le vieux Rambour, deux chevaux d'obstacles qui paraissent encore sur nos hippodromes?

Et que penser du rajeunissement de Rabelais, probablement le plus grand étalon français, à coup sûr le plus vieux puisqu'il a plus de 24 ans? On vient de lui greffer des glandes provenant d'un fils de Blue Ensign, un grand étalon anglais.

En tout cas, on peut dire que la tâche des chroniqueurs sportifs chargés de l'étude des pedigrees ne va pas devenir une sinécure.

Mais quel tribunal nous dira s'il s'agit d'un truquage sportif?

Une femme sera-t-elle guillotinée ?

Le récent verdict du jury de la Seine condamnant à mort la femme Fabre, l'horrible marâtre qui tua de seize coups de couteau son beau-fils, un enfant de qua-

torze ans, a causé dans les milieux judiciaires une forte émotion.

De hauts magistrats, rapportant sans doute l'opinion de la place Vendôme disaient ces jours-ci que le Président de la République pourrait bien rompre avec l'usage consacré depuis quarante ans, et choisir entre Josepha Kures l'étranglaise, la femme David, la mégère de Pierrefitte et la femme Fabre, celle qui servirait d'exemple, en la livrant au bourreau....

Et cela est fort possible.



L'X.... de Limoges

Il n'est bruit, dans la ville de Limoges, que de la mystérieuse aventure qui s'est produite la semaine dernière, à la gare des Bénédictins.

Une somptueuse voiture stoppe devant le hall d'entrée... un voyageur en descendant, se dirige vers le guichet et demande un billet pour Paris... Quatre mains discrètes et solides s'abattent sur lui, l'empêchant de passer sur le quai et le maintiennent en cet état d'arrestation momentanée quelques minutes, juste le temps de laisser filer le rapide.

Dans le train se trouvait M. Malby.

Or, le mystérieux X... revenait de Souillac où il avait tenté, en vain d'aborder l'ancien ministre de l'Intérieur... qui repartait le soir même pour Paris, il avait cependant furieusement insisté.

On fit suivre le personnage, et quand on le vit à Limoges demander un billet et tenter de monter dans le train où se trouvait M. Malby, on ne trouva pas d'autre moyen pour empêcher... un attentat que de garder à vue — temporairement — l'automobiliste.

Il donna, après coup, son identité: il s'agit d'un industriel parisien... on n'a pas tiré au clair les raisons de son voyage... On en parle beaucoup là-bas....



La peine de mort électrique et... humanitaire

Au congrès médical de Budapest, le professeur de la Faculté de Vienne, le Docteur Stephan Jellinek fit une communication qui impressionna beaucoup les savants congressistes.

En se basant sur plusieurs cas qu'il avait personnellement étudiés, il déclara que l'électricité ne tue pas.

Un courant de 4.500 volts avait terrassé un policier viennois. Les médecins constatèrent la mort. Le professeur Jellinek le fit revenir à la vie après 6 heures de respiration artificielle.

Une femme eut le même accident. Son cadavre fut envoyé au professeur Jellinek pour l'autopsie. En découpant le corps il constata que son cœur contenait encore du

sang. Il interrompit l'autopsie et la fit revenir à la vie.

Quand, l'année dernière, on électrocuta Ruth Sneyder, son avocat et ses parents eurent l'intention de la faire revivre avec l'aide d'un chirurgien, qui attendait tout près de la prison.

Mais le Procureur général de New-York ne permit pas de livrer le cadavre aux parents. Il fut envoyé à l'Institut anatomique.

Le professeur Jellinek pense que Ruth Sneyder ne fut réellement morte que sous le couteau du chirurgien de cet Institut.

Le courant de la chaise électrique est, en effet, de 2.000 volts.

Si tout cela est vrai la « chaise électrique » n'est pas « la peine de mort humanitaire », mais un atroce instrument de torture.

Mais, peut-on, d'ailleurs parler d'une « peine de mort humanitaire » ?



Extras....

Lundi dernier, à la 11^e Chambre, un jeune éphèbe, accusé de vol, est interrogé par le président Jaubert.

Les renseignements fournis sur son compte laissent à désirer.

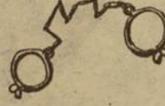
— Vous ne travaillez pas, lui dit le président....

— Mais si, très régulièrement.

— Allons donc... vous fréquentez les camarades les plus louches, des amis aux mœurs équivoques.

— Oh ! ça, ce sont des extras (sic).

Fou rire de la salle.



La chirurgie peut-elle faire d'un bandit un honnête homme ?

L'Amérique est vraiment la terre d'expériences les plus inattendues!

Le tribunal de Baltimore eut à juger, il y a quelques jours, le procès d'un certain Stanley Trott, accusé de plusieurs vols sans importance.

L'affaire paraissait simple et Stanley Trott aurait certainement reçu ses quelques mois de prison si les juges n'avaient pas prêté l'oreille attentive aux conclusions du Docteur George C. Blades, expert.

Ce praticien exprima l'opinion que Trott n'était point un criminel né et qu'une opération de ses glandes thyroïdes en ferait un citoyen honnête et utile à la société.

Le tribunal confia Trott aux soins du docteur. L'opération fut faite le lendemain par le chirurgien Docteur C. L. Seamster à Church Home and Infirmary.

Et le Docteur Blades rapporta au Président du Tribunal que l'état moral de Trott s'était immédiatement amélioré: son esprit devint lucide et il manifesta un vif désir de mener une vie régulière et honorable.

Il reste à savoir s'il persistera dans ces bons desseins....

BIENTOT ?

Si vous aimez le mystère et l'aventure...

Si Edgar Poe, Gaboriau, Conan Doyle, Gaston Leroux, Maurice Leblanc ont leur place dans votre bibliothèque, si vous ne regrettez pas les nuits blanches que vous avez passées en leur compagnie...

Si vous avez le désir de faire partie d'une vaste association dont les membres ont les mêmes goûts que vous...

Vous nous saurez gré d'avoir fondé pour vous

Détective-Club ?

Tous les lecteurs de *Détective* pourront faire partie de ce Club. Si vous ne voulez pas attendre nos prochains numéros pour connaître les avantages que « *Détective-Club* » réservera à ses membres, écrivez-nous tout de suite. Ceux de nos lecteurs dont les lettres nous parviendront avant samedi soir 1^{er} décembre seront tout spécialement favorisés. Ils seront inscrits, comme membres de *Détective Club*, pour une période de trois mois à titre absolument gratuit. Ecrire à M. le Secrétaire Général du « *Détective Club* », 35, rue Madame, Paris (VI^e).

Les encaisseurs sont habillés de drap rouge, en Amérique

Trois encaisseurs viennent en plein jour, à Marseille, de tomber sous les coups de bandits qui ont réussi à s'enfuir.

En aurait-il été de même si les encaisseurs, au lieu de porter une tenue à peu près semblable à celle de tout le monde, avaient été habillés de façon voyante? Vraisemblablement, non. L'attention se porte sur les personnes offrant des traits distinctifs, soit par le physique, soit par le costume. On les suit des yeux. Une agression commise contre eux, attirerait tout de suite l'attention et les bandits y regarderaient à deux fois avant de la perpétrer.

Les Américains, après s'être gaussés de nos encaisseurs en tricorne, après avoir ri de cette façon d'attirer sur les encaisseurs l'action des bandits, ont remis leurs sarcasmes et sont revenus à notre conception. Le syndicat des grandes banques américaines vient de décider que, désormais, tous les encaisseurs seraient habillés d'une livrée rouge, visible de loin.

PASSE-PARTOUT.

A nos Abonnés

A partir d'aujourd'hui DÉTECTIVE

tient à la disposition de ses abonnés une prime magnifique.

Qui ne connaît la célèbre et passionnante collection des « Chefs-d'Œuvre des Romans d'Aventure » ?

Les ouvrages qui la composent, signés de surnoms les plus connus, les mieux aimés, ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques.

Nos abonnés trouveront, page 15, tous les titres des livres déjà parus dans cette collection. Il ne leur restera plus qu'à nous adresser la liste des volumes qu'ils auront choisis, en se conformant au tableau ci-dessous:

- 6 volumes différents pour l'abonnement d'un an;
- 3 volumes différents pour l'abonnement de six mois;
- 1 volume pour l'abonnement de trois mois.

Ils les recevront aussitôt à leur domicile (frais de port à leur charge).

ATTENTION! Devant l'afflux des abonnements qui, chaque jour, nous parviennent, nous avons décidé de limiter à 5.000 le nombre des premiers abonnés qui pourront bénéficier de notre prime.

Que nos lecteurs se hâtent de remplir et de nous envoyer le bulletin d'abonnement détachable qu'ils trouveront page 15

Quelques collaborateurs de DÉTECTIVE



René JOUGLET



René BIZET



Henri DUVERNOIS

1 Franc
DÉTECTIVE
16 pages

35, Rue Madame, Paris
Téléphone : LITTRÉ 32-11

George-Kessel
Directeur-Rédacteur en Chef

Nos grands reportages

A 4.000 mètres d'altitude avec les contrebandiers



Je m'étais passionné d'alpinisme, et je parcourais chaque année, pendant des semaines, la chaîne des Alpes valaisannes qui fait la frontière entre la Suisse et l'Italie.

Souvent je rêvais de vivre l'aventureuse existence de ceux qui font la contrebande à 4.000 mètres d'altitude, lorsqu'une nuit, traversant avec un ami le glacier de Findel pour tenter l'ascension du Strahlhorn, je rencontrai une caravane de jeunes hommes armés qui portaient de gros sacs, en se pressant.

Un salut sec... la vision rapide de quelques faces tendues, de bras musclés, de regards sombres... l'éclat d'un canon de fusil... les contrebandiers avaient disparu — j'avais pris ma décision.

Pendant des semaines, j'errai la nuit aux abords des glaciers du Mont-Rose, à la recherche des fantômes qui m'avaient envoûté.

Enfin, je découvris la caravane sur la moraine noire du glacier du Gorner. Je m'approchai, et je dis à celui qui paraissait être le chef :

— Je suis perdu... Je voudrais retrouver le chemin de Zermatt...

Un silence anxieux.

Je me lançai :

— Puis-je descendre avec vous ?

Un silence plus aigu encore : ma vie tout entière suspendue à cet instant.

L'homme me brûla de son regard :

— Oui !

Nous partîmes. Personne ne parlait ; je ne savais comment entrer en conversation, quand je vis que l'un de ceux qui m'avaient accueilli était blessé au pied et marchait avec peine ; je lui offris de porter son sac.

Un regard pareil à celui que m'avait lancé le chef... Il accepta.

La charge m'écrasait, mais je serrais les dents : j'avais gagné la partie.

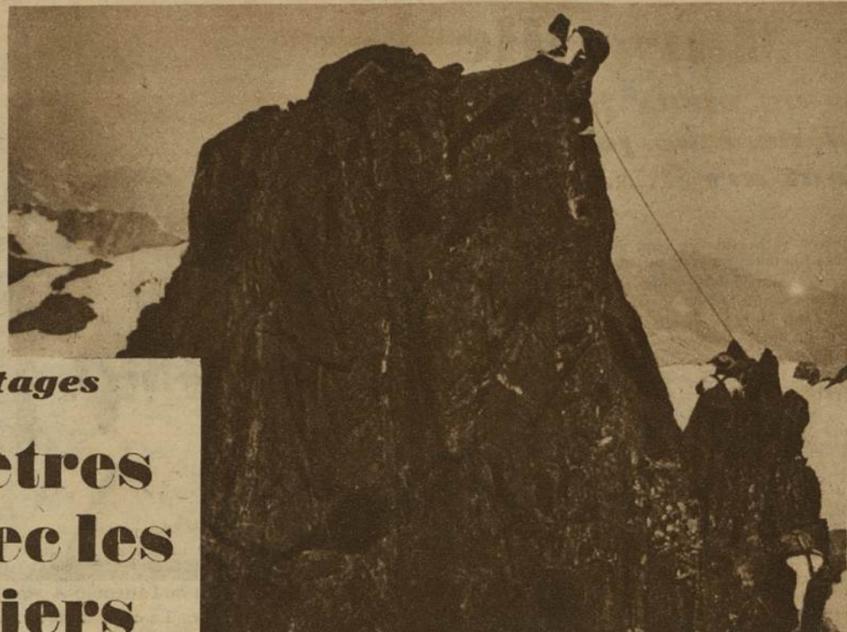
Tout naturellement, nous parlâmes de montagne, et la conversation s'anima un peu.

Arrivés à la lisière des forêts du Riffel, mes compagnons avaient vidé ma grosse gourde de cognac et nous nous séparâmes dans les meilleurs termes.

Trois nuits plus tard, je retrouvai ma bande à qui j'apportais une bouteille de cette boisson qu'elle semblait aimer.

Sept nuits plus tard, les contrebandiers m'adoptèrent ; ils me regardaient un peu comme un fou, mais ils comprenaient confusément qu'on pouvait avoir confiance en moi.

Mes six nouveaux amis étaient de rudes



gaillards, originaires de la vallée d'Aoste, taillés pour porter des charges de trente à quarante kilos pendant vingt heures de marche sans haltes, le long des parois de rochers à pic, des pentes de glace vertigineuses, sur les arêtes en lame de rasoir dominant des abîmes, six jeunes hommes prêts à tout.

Alexandro, avait vingt-cinq ans, le plus jeune, Fabio, seize.

Nous partons silencieusement dans la direction du col du Théodule, attachés les uns aux autres par la corde, et formant une longue file sur la neige.

Au sommet du col, une petite croix de fer se dresse ; tous se signent avec une génuflexion, et les fusils semblent s'incliner respectueusement devant Dieu.

Puis, c'est la descente vers Breuil, et nous marchons en redoublant de prudence ; les contrées habitées ne sont plus très loin.

Nous pénétrons bientôt dans la forêt qui cache, à travers les rochers moussus, les fourrés épais, les arbres déracinés par la tempête, une piste que nous sommes seuls à connaître.

Leur repaire.

Enfin, derrière un profond rideau d'herbes et de branches, une grotte s'ouvre : c'est notre repaire :

Nous déposons les sacs de tabac, de poudre et de sel que nous avons emmenés de Suisse, et nous trouvons des ballots plus lourds encore. Je les soupèse et les palpe curieusement, sans découvrir le contenu ; j'interroge, et quel n'est pas mon étonnement à la réponse : ce sont des trésors inestimables, des vases antiques, des statues grecques, des marbres et des bronzes romains, qui bientôt feront la gloire des grands musées d'Europe et d'Amérique.

Le gouvernement italien, en effet, interdit l'exportation du produit des fouilles. Mais l'étranger offre des prix plus forts que toutes les lois. On a donc recours à la contrebande.

On creuse le sol dans le centre et le sud de la péninsule, sous le prétexte d'établir une canalisation ou de chercher une source, on tient secrètes les découvertes qu'on expédie dans des tonneaux de graisse. A la dernière station du chemin de fer, des complices, qui ont un commerce trompeur de comestibles, reçoivent les envois et les transportent, cachés dans des boîtes de foin, sur le dos des mulets jusqu'à la grotte. Nous sommes chargés de la partie périlleuse de l'aventure : le passage de la frontière à 4.000 mètres.

Mais on nous a aussi apporté des vivres et du vin ; nous mangeons goulûment, puis

couchés sur le sol dur, nous dormons à poings fermés.

Je me réveille en sursaut ; c'est Alexandro, le chef, qui me secoue ; le soleil s'est couché et nous pouvons sortir de l'ombre de la terre, pour marcher dans la nuit du ciel.

Nous laissons, avec les charges que nous avons apportées, un billet demandant une carabine ; je dois être armé comme les autres ; et nous partons.

Après les moraines et les pâturages, voici de nouveau la forêt et une grotte où nous trouvons les sacs de poudre, de tabac et de sel, et où nous déposons nos trésors : nos complices de Zermatt viendront les prendre et les remettront aux agents des grands antiquaires de Genève et de Zurich.

Les nuits de voyage à travers l'Alpe et les journées de sommeil dans les repaires se suivent ; je m'habitue à la fatigue, au guet, à la tension d'esprit que nous imposent la montagne et les douaniers.

Mais un jour, à peine sommes-nous arrivés à la grotte, que nous devons nous remettre immédiatement en route.

Pourtant d'épais brouillards montent du fond de la vallée et le ciel s'est couvert ; il tonne au loin.

Il faut chercher à fuir l'orage.

Nous avançons lentement ; les sacs sont lourds et la neige mauvaise. De temps en temps, un juron... le vent hurle... l'orage s'approche.

Giuseppe crie :

— On va se faire tuer !

Je ne comprends pas ; on me répond en rugissant :

— La poudre !

Un seul éclair peut nous abattre : nous portons la mort sur nos épaules.

Un ordre :

— Jetez les piolets !

Le vent s'abat sur nous en tempête, et nous lance au visage, comme des gifles, le brouillard et la neige. On ne voit plus à cinq mètres.

Nous faisons des efforts désespérés pour vaincre l'ouragan qui nous serre dans ses griffes ; mais nous sommes aveuglés...

Tout se confond dans ma tête...

Un cri, cependant, me pousse à avancer encore :

— La poudre !

Soudain un coup de tonnerre à gauche... un autre à droite... Un troisième à deux mètres devant moi...

Nous sommes pris.

Une odeur de suie ; la corde a été carbonisée sur une longueur de soixante-dix centimètres ; je serre inconsciemment le sac de poudre dans mes bras...

Une lueur...

Et c'est à plat ventre sur la glace, que j'entends le grondement dans la distance.

Plus rien.

L'orage s'est calmé aussi brusquement qu'il était arrivé ; les brouillards se fondent ; le vent tombe.

Aux premiers rayons du soleil levant, la vallée apparaît dans toute sa magnificence.

C'est aujourd'hui la fête de Saint-Roch, patron du pays, et toutes les cloches sonnent.

Mes compagnons s'arrêtent, et je les vois devenir rêveurs... Ils songent à la joie qu'il y aurait à danser le soir avec une belle fille tendre et amoureuse... Antonio semble même tragique ; on dit que sa promise regarde trop l'uniforme d'un sergent de douanier...

Cependant, l'orage nous a retardé et nous risquons une mauvaise rencontre. Nous marchons rapidement, mais tout d'un coup, Paulo crie :

Les voilà !

— Les voilà ! et il montre trois points noirs sur un lointain névé.

— Pas de danger, répond Giuseppe, le glacier est infranchissable...

Antonio hurle :

— Je le traverserai, moi ! Et si c'est le sergent...

Il s'élança déjà.

Alexandro ne l'arrête pas ; il connaît ses hommes et sait qu'il n'y a rien à faire.

Nous avançons, cachés derrière un rem-

part de gros blocs granitiques, et souvent nous nous hissons pour observer.

Un coup de feu. Une salve.

De nouveau le silence ; nous nous sommes arrêtés ; les minutes passent lentement.

Enfin Antonio revient :

— Manqué ! Mais ils ne réussiront pas à traverser le glacier, déclare-t-il d'abord.

Ensuite seulement, il montre une blessure au côté.

On fait un grossier pansement, Fabio se charge du sac de son camarade, et nous repartons.

Antonio souffre ; il perd beaucoup de sang ; la marche devient pénible.

Les haltes se font nombreuses et le blessé s'affaiblit de plus en plus. Nous devons le soutenir, puis le porter.

Nous arrivons à la grotte ; Antonio a perdu connaissance.

Un conciliabule ; nous laissons les sacs, et nous continuons vers Breuil ; il faut s'approcher le plus possible du village.

A la lisière inférieure de la forêt, nous nous arrêtons.

Alexandro regarde le blessé, et ne se trompe pas :

— Viens chercher un prêtre, me dit-il.

Nous courons en bondissant d'un repli du terrain à l'autre.

Voici toutes proches les premières maisons du village endormi ; silencieux, l'oreille tendue, nous nous mettons à ramper.

Un trou à travers une haie, et nous sommes dans le jardin de la cure. Alexandro pousse une fenêtre et appelle tout doucement. Un visage apparaît dans l'ombre...

Un cri réprimé par un geste de mon compagnon qui donne à voix basse une brève explication.

Cinq minutes plus tard nous repartons ; le prêtre nous suit, en imitant tous nos mouvements.

La montée me semble interminable ; enfin nous rejoignons le blessé qu'entourent des visages désespérés.

Le prêtre se penche et murmure des litanies : Antonio, qui a rouvert une dernière fois les yeux, peut emporter son chagrin dans la mort...



Et nous reprenons notre course vers de nouvelles luttes...

— *Requiescat in pace !*

Et nos voix répondent sourdement un *Amen* plus sombre que la nuit.

Le prêtre se charge de l'ensevelissement, et nous abandonnons le cadavre de notre ami ; c'est le métier qui nous chasse.

Les jours s'écoulent, mais le souvenir d'Antonio nous poursuit. Il nous semble que le malheur doit s'être attaché à nos pas.

Aussi est-ce sans étonnement, qu'un matin nous voyons, à cent mètres, quatre douaniers surgir derrière un contrefort de glace.

Nous essayons de fuir... Trop tard : nos adversaires, qui ne portent rien, courent plus vite que nous.

Un ordre : c'est le combat.

Chacun se jette derrière un bloc de rocher et ouvre le feu.

La riposte se produit aussitôt ; les balles viennent s'aplatir, avec un claquement de fouet, contre le granit tout autour de nous.

Ai-je un homme au bout de mon guidon ?

Je n'y songe même pas ; je tire comme je donnerais un coup de poing ; je me défend.

Alexandro est blessé au poignet, Giuseppe à l'épaule ; le sang nous rend fous furieux ; la fusillade devient intense, et nous tirons avec une énergie multipliée.

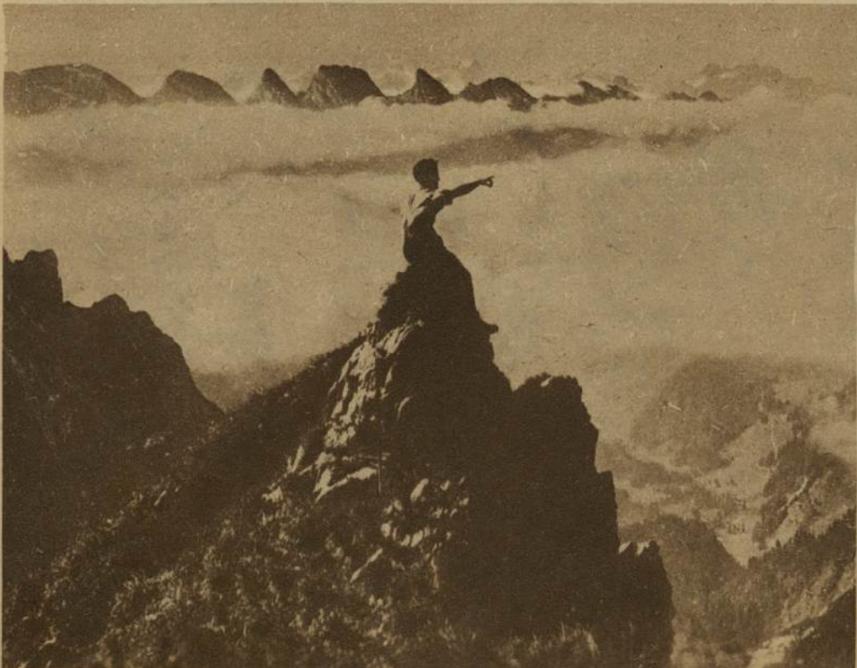
Soudain là-bas un corps tombe, et s'éroule dans l'abîme, en bondissant.

Suspendues au cou du cadavre par une longue courroie, les jumelles qui nous ont trahis sont jetées en l'air et flottent comme le drapeau de la mort.

La patrouille se retire : c'est la victoire.

Et nous reprenons notre course vers de nouvelles luttes contre la nature et les hommes...

Fred ESSOR.



Il montre trois points noirs sur un lointain névé...

L'attentat de Marseille

C'est dans les bouges du vieux port, à cent mètres du lieu de leur forfait, que les bandits sont arrêtés...

Marseille, 27 novembre 1928 (De notre envoyé spécial).

Il y a des crimes qui laissent au cœur un sentiment de dégoût, des récits qui laissent à la bouche, un goût fade de sang corrompu : le gamin égorgé par un marâtre, la vieille rentière étranglée dans sa bicoque isolée, les vieux paysans empoisonnés patiemment par la bru cupide. Mais il en est d'autres qui empruntent à l'aventure, au risque, un élément de grandeur dramatique.

L'histoire a fait Mandrin et Cartouche presque sympathiques, elle fera de Bonnot une figure de légende. Chez les hors-la-loi, où les voleurs à l'étagage sont manants, le bandit de grand chemin est prince.

Il y avait longtemps que l'on avait eu à compter avec une bande, organisée, résolue, dangereuse. Naturellement cette bande-là devait se recruter et "travailler" à Marseille.

Marseille est la capitale du crime en France, comme Chicago l'est en Amérique, et nul ne peut rien à cela.

Marseille au cœur immense n'accueille-t-elle pas dans les bras ouverts de ses jetées toutes les passions du monde, tous les rebuts d'humanité, tous les aigris, tous les révoltés, tous les dégénérés. L'eau huileuse du vieux port où se reflètent les lanternes des mille bars sordides couvre des secrets terribles et dans les ruelles immondes, vers Notre-Dame-de-la-Garde, c'est l'accordéon qui appelle les nervi à la lutte contre la Société.

Le Coup.

Le 16 novembre, rue Saint-Régis, la caissière d'une grosse maison de commerce était attaquée par deux bandits qui lui enlevaient quinze mille francs. Le mardi 20, deux facteurs étaient assaillis à leur tour à Aix-en-Provence et dépouillés de leur sacoche. Mais cette fois, le coup était manqué. Les serviettes ne contenaient que des paperasses. La police mobile battit la région autour de la ville en vain, et le mercredi 21 arriva. Depuis des mois, ce jour-là, deux ou trois hommes vont de la Cannebière à la rue Colbert ; ce sont des employés du Crédit Foncier d'Algérie et de Tunisie, qui vont porter à la grande poste, des fonds destinés à une paie d'ouvriers à la Ciotat. Ils ont à passer la Cannebière à contourner la Bourse du Commerce, à traverser le vaste terrain vague, qui se trouve derrière cette Bourse, et arrivent ainsi au coin de la rue Colbert où est l'Hôtel des Postes. J'ai pris un taxi pour faire ce trajet. Il m'en a coûté 2 fr. 25 ! La banque aura payé cher une économie de bout de chandelle.

Donc mercredi, deux encaisseurs, Roques et Confortini, emportèrent dans deux sacs 385.000 francs en billets de Banque. Derrière eux "pour les protéger", marchait un vieil employé, militaire retraité, Loudier.

Il était 4 h. 1/2. Les employés s'engagèrent dans les terrains vagues du derrière de la Bourse, à ce moment presque vides. C'est alors qu'une automobile Renault s'arrêta près d'eux. Quatre hommes en descendirent. Très simplement, ils abordèrent les deux encaisseurs, et, poitrine contre poitrine, à voix basse et rapide, exigèrent l'argent. Des brownings luisaient dans leurs poings. Roques et Confortini se laissèrent arracher leurs sacs. Derrière eux, Loudier avait vu la scène. Il s'avança tira son gros pétard d'ordonnance. Une seconde s'écoula. Un coup de feu claqua : mais c'était un des bandits qui avait tiré. Le cœur traversé, Loudier tomba entre le trottoir et la chaussée. Sa tête avait cogné le poteau électrique que l'administration de la ville appelle le 2.902.

Les quatre agresseurs sautèrent dans la conduite intérieure aux nickels éclatants qui bondit vers la rue Colbert. Deux inspecteurs de police avaient suivi la scène de loin. Ils coururent un instant derrière l'auto. Ils abandonnèrent, essouffés, au bout d'une minute. Un taxi passait. Il se lança à la poursuite des bandits, le client qu'il conduisait, un navigateur habitué des rixes de port, tira des coups de revolver. Sa vitre de derrière brisée par une balle, un de ses occupants blessé (on a retrouvé du sang sur les coussins) la voiture n'en disparut pas moins à la faveur d'un embouteillage. On avait relevé son numéro : 4.549-11-14. Il restait dans ce crépuscule, à 25 mètres de la Cannebière hurlante, deux hommes hébétés en contemplation devant des paperasses éparses, une casquette, un

revolver, et le cadavre d'un vieil homme à moustaches blanches dans le ruisseau.

Je demandai, deux jours plus tard, au chef de la Sûreté de Marseille, M. Grisoni :

— Pourquoi vos deux inspecteurs témoins du drame, n'ont-ils pas tiré ?

— Ils étaient loin, me fut-il répondu. Les bandits se moquent des passants. Nous, pas.

J'ai dit encore :

— Pourquoi Loudier n'a-t-il pas tiré le premier ? Dans des cas comme celui-là la balle doit partir dès que l'on montre l'arme.

M. Grisoni m'a encore répondu :

— Loudier n'a pas tiré parce qu'il ne savait pas se servir d'un revolver.

La villa Marie-Louise.

La police mobile, les gendarmes s'affairèrent. On organisa des souricières, des barrages, sur toutes les routes des Bouches-du-Rhône.

A minuit, on trouvait, abandonnée à trois kilomètres de Marseille, à Septèmes, l'auto noire. C'était une Renault volée le 29 octobre à une commerçante de Marseille, Mme Juliet. Le numéro relevé par les témoins était faux, naturellement, et recouvrait le véritable.

Le lendemain, Génac, le propriétaire d'une auberge de Mounines, tout près de Septèmes, sur la route d'Aix, venait dire qu'il connaissait cette auto. C'était celle d'un gros monsieur élégant, M. Hippolyte Blanc qui lui avait loué, accompagné d'une jeune femme, une petite villa, "La Marie-Louise" trois mois auparavant. On courut à la villa et là on comprit que les bandits avaient fait le partage du butin.

Sur la piste.

Les jours passent avec fièvre. M. Grisoni, le commissaire de police mobile; M. Martin, le commissaire central; M. Gonnard, lancent leurs indicateurs dans les bars de la rue Bouterie, de la rue de la Loge, autour du vieux port. Ceux-ci ne se



LOUDIER, l'encaisseur tué d'une balle au cœur.

sont pas attardés auprès des cagoles aux seins fripés et aux yeux pleins d'infinis, assises en chemises vertes sur le pas de leur porte, éternellement lasses, mais dissimulant des rasoirs et des parabellums sous leurs paillasses et qui préféreraient mourir plutôt que de "donner" un gars du milieu. Mais ils se sont acharnés auprès des patrons de cabarets, auprès des jeunes hommes aux jolis yeux, qui mâchent des cigarettes sur les parapets de la Joliette.



Derrière la bourse, le lieu de l'attentat. A gauche : la grande poste de Marseille où allaient les victimes. La croix indique l'endroit où Loudier est tombé.

Et certaines bouches se sont décochées.

Ainsi, des renseignements ont pu être recueillis. La police les a vérifiés, sélectionnés, réunis. Nous aussi. Voici comment nous voyons la bande tragique.

La bande de M. Hyppolite

Vers la fin d'octobre, celui qui est le maître, le patron et qui se cache sous le nom d'un brave homme d'Aix, Hyppolite Blanc, dont il a volé les papiers, décide de faire une "tournee", une série de coups rapides, productifs. Avec sa compagne, la jolie femme au tailleur noir, au chapeau rose, il vole une auto, s'installe dans la villa louée à Mounines, le quartier général. Puis de bar en bar, il recrute sa bande, qui bricole entre Aix et Marseille, buvant, mangeant, s'amusant, pinçant la taille des filles d'auberges comme des condottières en maraude. (On s'est rappelée les avoir vus un peu partout. Le moment de "travailler" arrive enfin. La bande fait le coup de la caissière de Marseille, le coup des facteurs d'Aix. Mercredi, on a rendez-vous dans les environs de la Bourse à Marseille, à 4 heures. Deux des bandits descendent par le tramway d'Aix, vers midi. Le coup est fait. L'auto noire les emporte à la villa "Marie-Louise" à Mounines, un cabanon blanc, collé contre une colline parmi les fusains et les chênes verts. Dans la salle à manger tapissée de papier bleu pâle à rames, on plante deux bougies sur la table, on attire deux chaises, un canapé de reps rapé. Rapidement M. Hyppolite compte les billets, donne à chacun sa part. La femme au chapeau rouge se repoudre peut-être devant la glace. Pendant ce temps dehors, dans une sorte d'abri taillé à coups de serpe dans un fourré, un des bandits, revolver au poing, surveille la nuit et la route. Qu'une auto de poursuivants s'arrête et il donnera l'alarme. Si c'est un homme seul, un gendarme ou un paysan qui s'approche, un coup de feu claquera, il y aura un corps dans l'herbe et dans la salle à manger les copains ne se dérangeront même pas.

Le partage est fait. On repart. Mais deux kilomètres plus loin, c'est la panne d'essence. On abandonne l'auto. On se disperse. Les deux bandits qui étaient descendus par le train d'Aix, l'aperçoivent qui remonte, sautent dans la motrice en marche, descendent en hâte un peu avant l'arrivée à Aix. (Le contrôleur a remarqué cette allure étrange.)

Et la bande, tous comptes liquidés, disparaît. Elle a été démasquée, trois jours plus tard. Dans le voisinage même du lieu de l'attentat, le filet, patiemment tendu par la Sûreté marseillaise, se resserrait. Précis. Grâce à quelles indications ? grâce à quelles délations ? j'en ferai bientôt connaître les savoureux et inquiétants détails.

Deux tenanciers de bars d'abord, des recéleurs, puis cinq des auteurs de l'attentat, dont le principal, Griffaut, dit "La Griffe" l'homme qui tua l'encaisseur Loudier, sont tombés aux mains des policiers.

Ce sont tous de dangereux repris de justice. Marseille, en apprenant leur arrestation, a respiré. Car être capitale du crime est un titre redoutable, et sans nul doute, Marius en préfère un autre pour sa bonne ville, où la grande Madone qui veille sur les marins a un visage si doux.

Paul BRINGUIER.

Ce que nous disent un directeur de banque et un encaisseur parisiens

Dans le calme bureau d'une grande banque des boulevards, le directeur veut bien me dire ce qu'il pense de l'attentat de Marseille.

— Ce genre de crime est particulièrement odieux. Il frappe vivement l'opinion publique. Des bandits en auto, des revolvers, la sacoche arrachée et le butin fructueux, voilà tous les éléments d'une belle aventure criminelle.

« Heureusement, il est rare. A Paris, il devient de jour en jour plus difficile. On peut tuer certes, mais on est sûr d'être vite arrêté. »

« Et puis, croyez-vous que nos encaisseurs aient beaucoup d'argent dans leur sacoche ? Non ! Nous leur donnons l'ordre, dès qu'ils ont encaissé une certaine somme, de la déposer dans une de nos nombreuses succursales. Ils ne doivent jamais compter leurs encaissements dans les cafés et même — mais sur ce point nous ne sommes pas toujours obéis — ne jamais pénétrer dans un débit. »

« C'est dans un "bouchon" de Nogent, alors qu'il "faisait" sa recette, que le malheureux Jannot fut remarqué par des bandits qui le suivirent et qui, près de Bry-sur-Marne, l'assommèrent. »

« En banlieue, nos encaisseurs n'ont pas d'uniforme. Ils passent inaperçus et cela vaut mieux. »

C'est une opinion. Pourtant les grandes banques américaines viennent de décider que leurs encaisseurs seraient désormais vêtus de rouge.

Comme je quittais la grande banque, je me heurtai à une sorte de colosse coiffé d'un bicorne, vêtu d'une jaquette bleue à boutons dorés. Sur sa poitrine brillait une large plaque de cuivre : un encaisseur.

Je m'excusai du choc, qu'il avait bien moins que moi ressenti et lui posai la main sur le bras, sans qu'il fit un geste de défense. Il me regarda puis écouta mes questions.

— Le crime de Marseille ? Eh ! oui, j'ai lu cela dans les journaux.

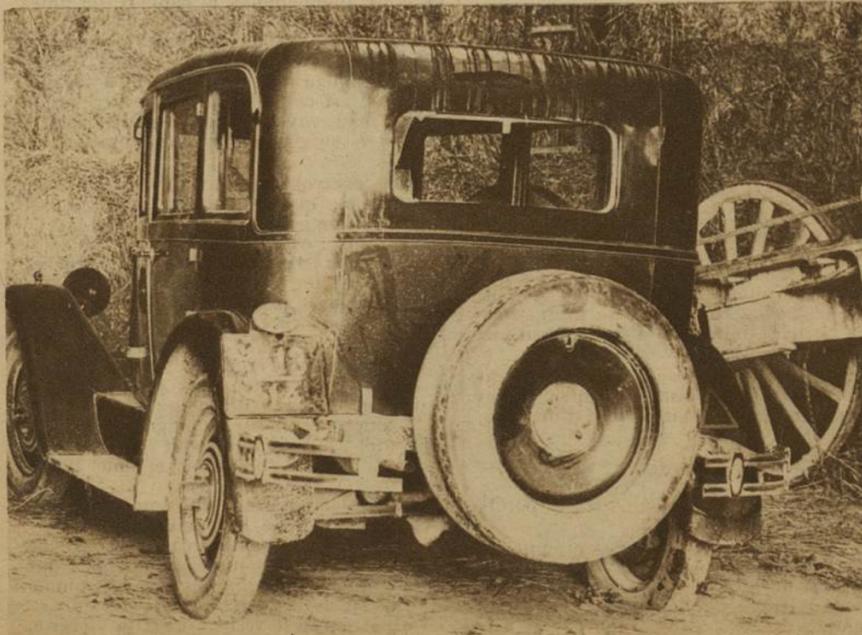
« Vous me demandez si nous avons peur. Peur de quoi ? De l'assassin caché dans l'ombre d'un escalier ? Qu'y pouvons-nous ? Il nous tombera dessus sans qu'on le voie. Non ! nous ne pensons pas au danger. On ne ferait pas d'encaissements sans cela. On passerait son temps à trembler. »

« Notre revolver ? Oui, un bon browning. Mais certains de mes camarades sont vieux et débiles. Il y en a qui ont soixante ans et qui ne savent sans doute pas se servir d'une arme. »

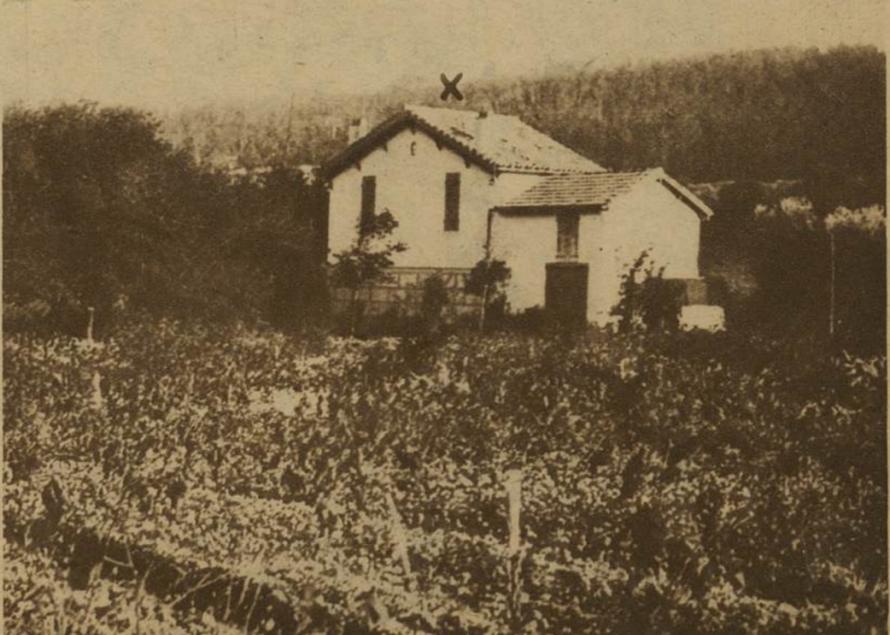
Mais c'est au tour de l'encaisseur de me retenir. — Ne pourriez-vous pas dire que nous craignons bien plus de mourir de faim que sous les coups des bandits. Nous débutons à huit cents. Toutes indemnités comprises, ça peut faire 900 francs. Après vingt ans d'activité, le maximum est de onze cents. »

Evidemment, c'est donner peu de prix à la vie humaine, et c'est faire un large crédit au démon de la tentation.

M. L.



La voiture Renault qui servit aux criminels. La glace arrière fut brisée par une balle tirée du taxi poursuivant.



La villa Marie-Louise (X) où les bandits ont partagé leur butin. Dans les buissons qui l'entourent, ils avaient pratiqué un affût, pour surveiller les éventuels poursuivants.

Si le feu prenait dans un grand magasin de Paris...

...reverrait-on des scènes de sauvagerie comme il s'en déroula au Bazar de la Charité, dans les Théâtres de Prague et de Madrid?



QUAND par un après-midi de forte affluence, vous circulez en rangs pressés à travers les rayons d'un grand magasin, vous êtes-vous jamais demandé ce qu'il adviendrait si soudain éclatait un incendie ?

Imaginez les flammes qui montent vers les plafonds lambrissés d'or, consumant en quelques minutes des trésors — étoffes soyeuses, fourrures de prix, meubles rares, bibelots précieux.

Imaginez les cris de terreur, les lampes électriques qui éclatent, l'obscurité brusque, affolante et cette foule de femmes, d'enfants qui se ruent vers les sorties, hurlant, perdant la tête, piétinés par les hommes plus forts, féroce-ment acharnés à fuir, subitement changés en bêtes fauves.

Imaginez les corps qui s'entassent, les vitres brisées, les étalages qui sautent, le sang partout ; les corps qui s'amoncellent, formant barrages, le souffle rauque des hommes, les gémissements des femmes et des enfants ; les couteaux tirés des poches, les revolvers qui partent, les crânes qui éclatent, les membres qui se brisent.

Et si vous manquez d'imagination, rappelez vos souvenirs... L'incendie du Bazar de la Charité et ses scènes de sauvagerie ; l'incendie du Printemps, l'incendie des théâtres de Prague, de Berlin, de Madrid.

Avez-vous oublié déjà et ne vous semble-t-il pas que la question soit d'importance ? Eh bien ! soyez tranquilles. Si quelque jour, le feu prenait dans un grand magasin, il n'y aurait ni désordre, ni bagarres, ni scènes sanglantes, ni morts.

Du moins — car il ne convient pas de généraliser sans savoir — il ne se passerait rien de grave dans les grands magasins du Louvre. Tout au plus, si vous étiez très près du foyer d'incendie, risqueriez-vous d'avoir vos vêtements endommagés non par le feu, mais par l'eau.

Et vous pensez bien que le dégât serait vite réparé : vous seriez aux premières loges pour cela.

Une installation ultra-moderne dans un vieux magasin.

Le Louvre, par sa construction même, offre une première garantie contre le feu. C'est un ancien hôtel, solidement bâti en pierres de taille, compartimenté, cloisonné, sectionné.

Cela prend de la place, ne crée pas une beauté au demeurant, tapageuse, mais donne à l'immeuble un air plus noble, plus sérieux et la sécurité y gagne.

Les anciens appartements de l'hôtel ont été convertis en rayons, en bureaux. Si le feu éclate dans l'un de ces appartements, il est immédiatement isolé, grâce à des rideaux de fer qui se baissent automatiquement.

Donc, le Louvre bénéficie d'une construction archaïque précieuse.

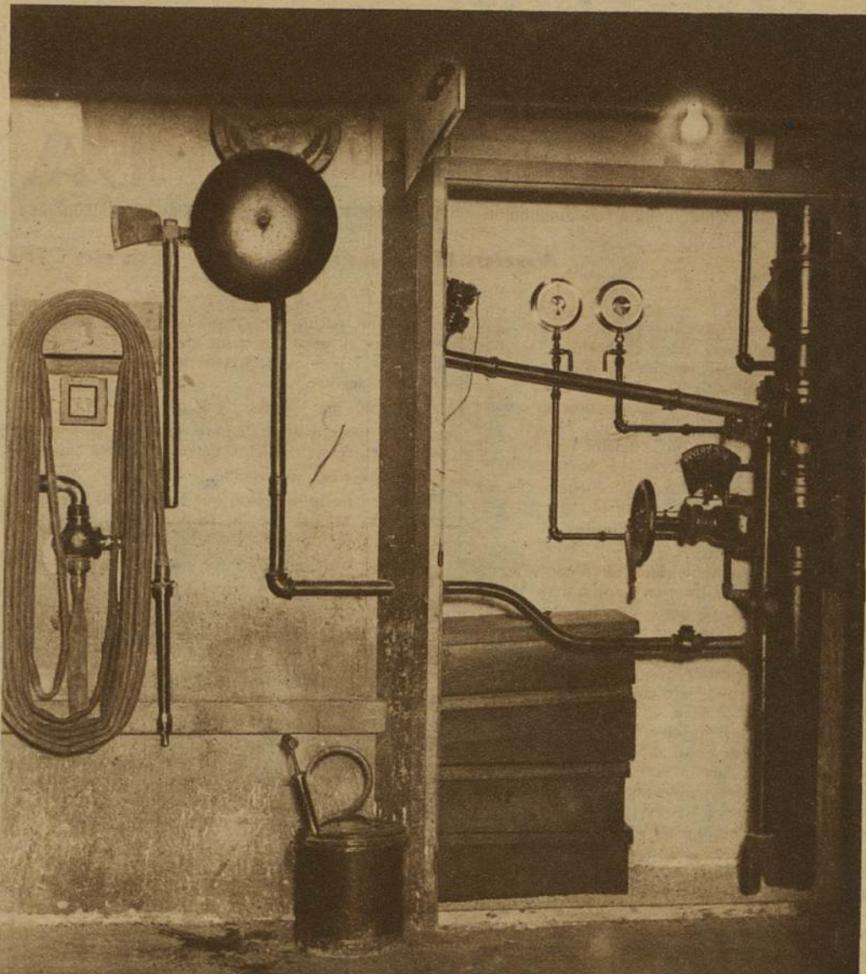
Si son administration n'avait rien fait d'autre que de profiter d'un avantage acquis à l'origine, elle mériterait toutes nos critiques.

Mais son œuvre, sur ce point, est formidable... Dans tous les rayons, dans toutes les vitrines, à tous les étalages, dans les bureaux, dans tous les coins et recoins du magasin, un système de protection contre l'incendie, dit système Grinnel, est installé.

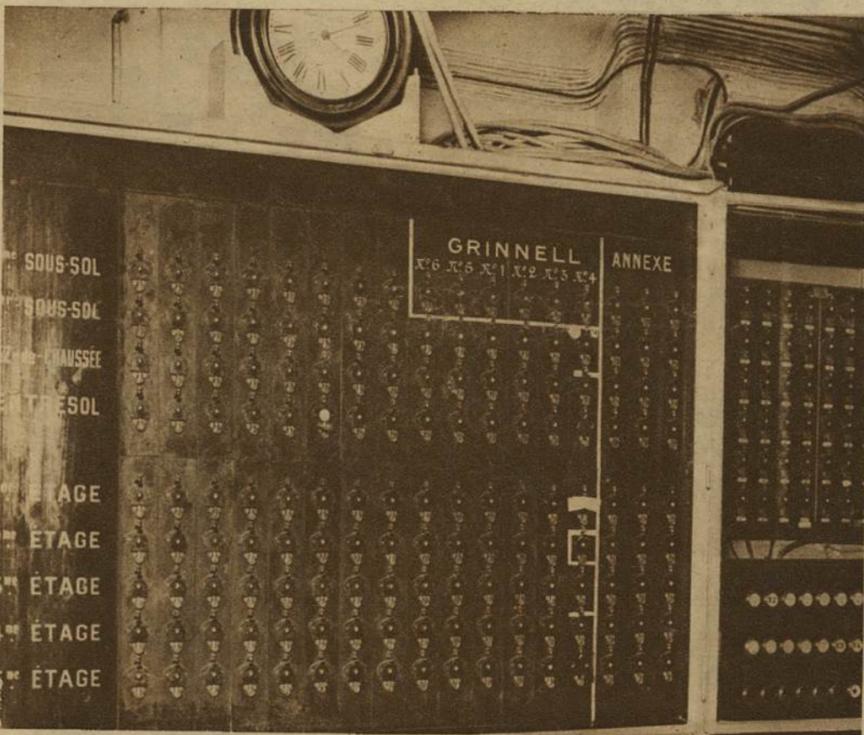
Cela nous vient d'Amérique et c'est encore ce qui se fait de mieux dans le genre. Pour tout dire, c'est parfait.

Un réseau serré de conduites passe partout dans le magasin, le ceinturant d'une couronne de tuyaux sous les combles, d'une autre couronne au sous-sol. Ces deux cercles sont reliés entre eux par des canalisations verticales, par des branchements à tous les étages. Tuyaux partout, sur lesquels sont adaptés, de deux mètres en deux mètres, des sortes de pommes d'arrosoir. Et l'eau, à la moindre alerte, va circuler automatiquement dans ces conduits. Automatiquement, un plomb, à la température de 60° fondra. Les pommes d'arrosoir inonderont d'eau le foyer d'incendie qui ne résistera pas à ces flots.

Le directeur du Louvre a expérimenté le système en ma présence. Dans un bureau, il a fait brûler une caisse en bois blanc. Le bureau étant petit, quatre pommes d'arrosoir seulement pendaient au plafond. La chaleur a fait fondre le plomb. Immédiatement, l'eau s'est mise à déverser ses trombes dans la pièce. Bien que prévenu, j'ai failli prendre là une de ces douches qui



Le gong d'alarme.



Qu'une des fiches du tableau indicateur s'allume, et voilà exactement situé l'endroit précis du sinistre.

comptent dans la vie d'un homme habillé et je vous prie de croire que la caisse n'a pas brûlé longtemps. J'ai fui l'inondation.

Ce système Grinnel est alimenté en eau par une colonne qui vient des réservoirs de l'Avre, colonne formidable ne desservant pas les immeubles privés, mais seulement l'Opéra, le Printemps, la Bourse, ses copropriétaires. Elle arrive dans les sous-sols du Louvre par une canalisation de 30 centimètres de diamètre et à une pression de 7 kilogs au centimètre carré.

Le Louvre étant divisé en neuf secteurs séparés par des rideaux de fer qui s'abaisseraient automatiquement sous l'influence du feu, l'endroit de l'incendie serait immédiatement isolé et, sur les milliers de clients ne s'apercevraient du sinistre que les personnes placées dans le secteur incendié.

Là, se porteraient les inspecteurs et le personnel. L'évacuation du secteur en flammes s'effectuerait en quelques instants sans trouble, sans bousculade.

D'autant qu'arriveraient aussitôt sur les lieux les 110 pompiers qui forment, au Louvre, le personnel contre l'incendie.

Une compagnie de pompiers bien stylés.

Théoriquement, le système automatique Grinnel, doit triompher de n'importe quel incendie. Je l'ai vu fonctionner. Je le tiens pour invincible.

Mais il faut compter sur l'événement fortuit : sur le tuyau qui crève, sur la canalisation qui s'obstrue, sur l'imprévisible, sur l'impondérable.

Il n'a pas paru suffisant au Louvre d'avoir des pierres solides, deux balcons faisant absolument le tour des magasins — l'un au 1^{er} étage, l'autre au 3^e — grâce auxquels on pourrait aisément porter se-

cours à des personnes bloquées ; il ne lui a pas suffi d'avoir un système automatique de protection contre l'incendie. Il a encore à lui, cent dix pompiers, trois lieutenants, un capitaine, qui forment un effectif jeune et dévoué.

Les cadres et une bonne partie des hommes ont été recrutés parmi les pompiers de Paris. Les autres furent choisis dans le personnel, parmi les plus actifs, les plus forts, les plus sportifs.

Le corps des pompiers du Louvre a ses bureaux, ses salles de garde, ses lits de camp, dans les sous-sols. Aux murs, des manomètres, des appareils téléphoniques, des tableaux semblables à ceux dont s'ornent les standards téléphoniques, divisés en autant de cases qu'il y a de postes avertisseurs dans le Louvre soit donc 430. Dès qu'on appuie sur un bouton dans l'un de ces 430 postes, en bas dans la salle des pompiers, un petit volet s'abat, une sonnerie retentit, un timbre se met à tinter bruyamment. Le petit volet indique la position de l'appel. Les pompiers bondissent. Il ne leur faut pas plus de deux minutes pour gagner l'endroit le plus éloigné de leur salle de garde.

J'ai fait l'expérience au 3^e étage. Trente-cinq secondes après, dix pompiers surgissaient devant moi, armés d'extincteurs "Pyrène", casqués, bottés, prêts au combat. Vingt secondes plus tard, une trentaine de pompiers étaient là, accompagnés de leur capitaine.

On dut arrêter ce jeu, sinon, c'eût été, en quelques instants, l'invasion du 3^e étage par 110 pompiers.

Les alertes sont nombreuses. On les répète bien plus pour entraîner le public et lui dresser les nerfs que pour l'éducation des pompiers qui n'est plus à faire.

Les tuyaux de chaque poste d'incendie sont alimentés par une autre colonne d'eau que celle desservant le Grinnel, aussi puissante qu'elle. La longueur de ces tuyaux est suffisante pour atteindre le poste suivant. Ainsi, pas un coin du magasin qui ne puisse être arrosé immédiatement.

Des rondes nuit et jour

Enfin, comme si tout cela n'était pas suffisant, le corps de garde des pompiers est directement relié aux casernes Jean-Jacques-Rousseau et du Marché-Saint-Honoré. Il ne faudrait pas trois minutes pour que ceux-ci fussent sur les lieux.

Ajoutons encore ces détails : des pompiers circulent nuit et jour, par groupes de dix, dans les magasins.

Des pompes électriques sont installées pour combattre une défaillance — de la pression de l'eau dans les deux conduites principales.

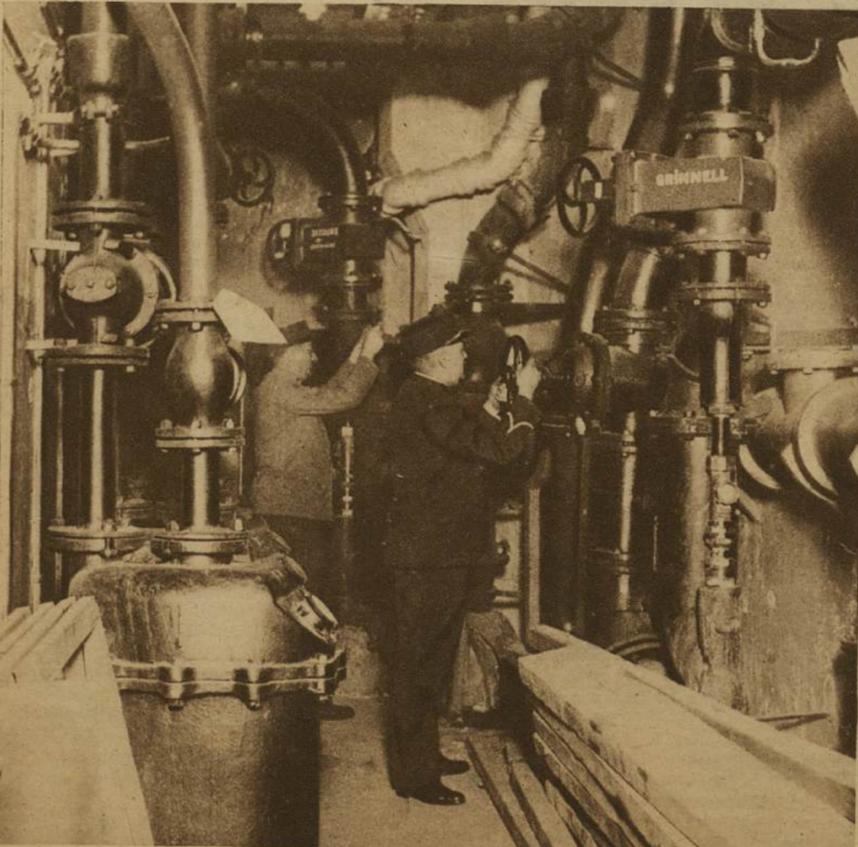
Visiteurs des magasins du Louvre, jolies femmes que les rubans, les fanfreluches attirent irrésistiblement, vous n'avez pas à craindre de périr par le feu. Si les grands magasins offrent un danger, il est ailleurs.

Il est dans les rayons tentateurs, les jolies choses, si jolies qu'on se demande, à les voir, comment on a pu jusque-là s'en passer. Il est dans tout le luxe inouï et qui, malheureusement ne se donne pas.

Si vous brûlez, ce sera de désir pour cette robe si jolie, ce bijou rutilant, cette combinaison si floue — un rêve — ce chapeau.

Les compagnies d'assurances le savent bien d'ailleurs, qui ont fait au Louvre des tarifs de primes spéciaux et très bas contre l'incendie des rayons mais non contre les désirs des femmes.

Marius LARIQUE.



La machinerie centrale du "Grinnel"

LE CRIME DE LA VIERGE

Nouvelle inédite par Serge MILLAS



DEPUIS trois ans, j'avais acheté aux héritiers de Catherine Dargèle, l'actrice célèbre, le château de La Galuïde, où je vivais heureux parmi mes collections et mes souvenirs de voyages, quand Michel Joé m'écrivit du « Bristol Palace », de Cressier, pour me demander de le recevoir.

Pouvais-je deviner alors les événements où devait m'entraîner cette visite ?

Il était si naturel qu'on s'intéressât à ma pittoresque demeure.

Lorsque, par un bel après-midi d'août, je vis dans la grande allée du parc, apparaître Michel Joé, montant avec élégance un cheval nerveux que je fus saisi d'un étonnement auquel se mêlait une crainte secrète : déjà, je sentais confusément que cet homme était le maître d'une étrange existence.

Il était vêtu d'une légère chemise au col ouvert et aux manches courtes, et d'une culotte qui laissait deviner des muscles fins et solides ; ses yeux sombres et sa peau d'or brun faisaient le contraste le plus bizarre avec ses cheveux blonds et bouclés ; un imperceptible accent étranger dont je ne réussissais pas à découvrir l'origine, donnait à sa voix une grâce qui semblait se retrouver dans tous ses gestes.

Nous commençâmes la visite du château, et je fis voir à Michel Joé tous mes trésors ; mais ni les peintures de maîtres, ni les collections d'objets exotiques ne paraissaient intéresser mon visiteur, bien qu'il fit preuve de politesse, un peu hautaine d'ailleurs ; on aurait pu croire qu'il connaissait tout cela, et des choses bien plus belles encore, ou qu'un rêve plus captivant que mes richesses l'accaparait tout entier.

J'espérais avoir plus de succès dans la chapelle qui, à l'extrémité d'une des ailes du château contenait mes pièces les plus rares.

Sur l'autel du sanctuaire, en particulier dans l'ancien tabernacle en forme de clocheton gothique ajouré, était suspendu un magnifique collier de vieil argent qui supportait une perle d'une eau merveilleuse :

— Tenez, dis-je, à Michel Joé, regardez cette perle qui se balance au bout de ce collier...

Mais il m'interrompit brusquement :

— Avez-vous connu Catherine Dargèle ?

Un peu décontenancé par le ton impératif qu'il avait mis à sa question soudaine, et par son visage devenu dur, je répondis :

— Non... non... Je sais comme tout le monde que comédienne fêtée entre toutes, elle vint un jour avec des amis visiter ce château, alors abandonné, et que regardant de ses jumelles, un détail architectural de cette chapelle, elle jeta un cri, et fut prise d'une sorte de folie subite... Un mois plus tard, elle avait acquis La Galuïde, et y vivait dans une solitude absolue... Elle y est morte après être devenue aveugle, dit-on, des suites d'un mal inexplicable... Cette retraite en pleine gloire, et cette fin triste, ont à l'époque défrayé toutes les conversations...

Je m'étais tu mais je n'osais pas à mon tour interroger mon interlocuteur : son regard perdu au loin m'imposait le silence :

— Pouvez-vous me montrer l'appartement où habitait Catherine Dargèle ? dit-il enfin.

— C'est celui qui occupe, à l'autre extrémité du château, l'aile correspondant à cet oratoire...

Nous sortions de la chapelle, et de la cour où nous étions, on contemplait la vaste bâtiment, en fer à cheval, dans son ensemble.

— Tenez, ajoutai-je, cette galerie dont vous voyez les larges baies ouvertes, y conduit, en réunissant le long du corps central, une des ailes à l'autre. L'image de Catherine Dargèle s'est assurément reflétée dans les grandes glaces qui couvrent son mur...

— Puis-je visiter l'appartement ?

— Hélas non ! le château étant trop vaste pour moi tout seul, j'en ai loué une partie au baron Anderstun...

— Ah ! qui est-ce... un de vos amis ?

— Non, je le connais à peine... Le plus agréable des voisins, je ne l'aperçois jamais... Le baron, un vieil original qui vit absolument seul, ne quitte pas sa bibliothèque.

Michel Joé m'écoutait en me regardant fixement mais soudain sa tête s'était retournée, il avait pris congé d'un air détaché, sauté sur son cheval et disparu...

Je me sentais un peu énéry par cette étrange visite, et voulant me distraire, je fis une promenade dans la campagne ; mais soudain désireux de revoir ces collections que l'étranger avait méprisées, je retournai bientôt à la Galuïde. A peine entré dans la chapelle, je vis que le dernier anneau du collier ne portait plus son précieux ornement : la perle avait disparu.

Le nom de Michel Joé traversa mon cerveau comme un éclair... un voleur...

Tout mon être fut secoué d'un frisson, et je tournai éperdument la tête ; sur le seuil, tel l'apparition d'un dieu, se dressait Michel Joé.

Sans me laisser le temps de faire une supposition de l'interrogation sur son retour inattendu, il lançait d'une voix sournoise :

— Y a-t-il quelqu'un de vos gens au château ?

— Non... Marianne est allée faire les courses, et Jérôme a son jour de congé...

— D'ailleurs, personne n'a pu pénétrer ici :

les fenêtres gothiques, ornées de vitraux ne s'ouvrent pas, et vous aviez les clefs sur vous ? disait Michel Joé, en désignant la porte épaisse et l'énorme serrure.

Elles ne me quittent jamais.

— La perle a donc disparu sans que personne ne soit entré ici, conclut l'étrange personnage...

— Mais c'est impossible...

— Rien ne m'intéresse que l'impossible, monsieur, jeta Michel Joé, et je pénétrerai dans ce mystère... je dois y pénétrer...

Savois s'était remplie d'une violence passionnée.

— A l'autre aile, ordonna-t-il.

Je suivais l'homme qui courait : il prenait la direction des événements, et m'entraînait invinciblement à sa suite.

On ne répondit pas aux coups pressés que nous frappâmes chez le baron Anderstun, mais la porte n'était pas fermée à clef, et d'un bond nous fûmes dans la bibliothèque.

Au milieu de la pièce sombre, le corps du baron reposait sur le plancher ; la chemise entr'ouverte laissait voir une plaie nette ; à côté du cadavre, se trouvait une carabine de précision, et un peu plus loin une douille.

— Ah ! m'écriai-je, le baron ! c'est inouï... comment ma perle...

— Un suicide, interrompit Michel sans hésiter, mais avec une carabine, voilà qui est curieux !

Il réfléchit une seconde et m'ordonna :

Mais, comme il s'approchait de l'embrasure, il s'écria en désignant une étagère :

— Des jumelles !

Puis après un silence :

— Catherine Dargèle avait aussi des jumelles, le premier jour où elle est venue ici, fit Michel d'une voix basse.

Il était allé à la fenêtre et regardait comme s'il se penchait sur un visage pour lire le reflet d'une âme.

— Je ne vois rien... rien que la chapelle en face...

Pendant quelques secondes, il ne bougea pas : Michel Joé souffrait-il de l'intrigue ? N'était-ce pas plutôt la folle volupté du fardeau mystérieux que révélait ses mains tremblantes, tremblantes mais sûres.

— Il faut donc trouver dans la chambre, dit-il, commençons par examiner la table de travail. J'essayai de protester :

— Ma perle n'est certainement pas ici...

Mais l'être singulier qui semblait plus créer les événements que les suivre, m'avait-il entendu ? On aurait dit que d'autres présences invisibles, l'accaparaient entièrement.

Parmi les livres, on voyait une liasse de feuillets couverts d'une grosse écriture désordonnée.

— Le journal du baron, s'écria Michel.

Il prit le paquet et s'approchant de la fenêtre, il se mit à lire, à haute voix, les pages d'amour qu'une main fébrile avait tracées.



17 août. « La Vierge a les yeux crevés puisqu'elle t'a fait venir ici... »

— Ne touchez rien au corps... Téléphonnez à la police...

— Ne ferions-nous pas mieux de chercher d'abord nous-mêmes ?

— Allez ! Il y a vingt kilomètres de Cressier ici... le temps de trouver une automobile... on ne sera pas au château avant une heure. Dans une demi-heure, j'en saurais plus que la police n'en saura jamais !

Un sourire brûlant d'un reflet de démon, palpitait sur le visage de Michel Joé, en y jetant des sillons cruels, mais en même temps un charme tel, que j'obéis encore.

Quand je rentrais dans la bibliothèque, je trouvais le jeune homme en contemplation devant un grand tableau recouvert d'un lourd voile noir ne laissant apercevoir qu'un visage.

— Catherine Dargèle ! m'écriai-je, exactement une image que j'ai vue dans un ancien journal illustré...

Mais soulevant le rideau, Michel me montra une peinture représentant la Vierge.

— Les yeux de la vierge... les yeux de la comédienne, dit-il lentement, et il se mit à marcher de long en large à travers la salle.

Soudain, devant l'unique fenêtre, son pied heurta un objet métallique : il ramassa une seconde douille puis à côté une troisième, et son regard mesura l'espace jusqu'au cadavre.

— Trop loin, laissa-t-il tomber, et d'ailleurs la plaie est d'une seule balle.

Tandis que d'un geste adroit et souple, il jonglait avec les petites pièces de laiton, son oeil allait du mort à la fenêtre.

— Ouverte ! dit-il.

Soudain une phrase, seule au milieu d'un feuillet l'arrêta :

« Je tiens contre mon cœur la carabine, ma vengeance et ma mort bientôt ! »

Le sourire brûlant que j'avais vu, faisait encore une fois frémir la face de mon compagnon. Cependant, il coupait les ailes de cet oiseau noir, en désignant deux feuillets :

« 5 h. 45. C'est l'instant, je vais agir... je vois, » portait l'un.

« 5 h. 52. Je vais voir, je vois... » portait l'autre.

— Voir... Ah ! quelles visions ne peut-on pas rêver, murmura-t-il de sa voix chantante.

Puis il ajouta en désignant la baie :

— Mais on ne voit rien...

Il se remit à marcher à travers la salle, comme si ses pas devaient le conduire au visage du secret. Je ne pensais plus à ma perle, je ne pensais même plus à la mort du baron dont le cadavre gisait cependant devant nos yeux. Michel Joé, seul, m'occupait tout entier : le mystère qu'il portait en lui était plus fort que tout le reste.

— Je vois, s'écria-t-il tout d'un coup, le baron voyait donc en écrivant.

Et Michel se précipita dans le fauteuil devant la table !

— Ah ! dans une glace, le vitrail d'une fenêtre de la chapelle ! Regardez !...

Je constatai en effet que de la place où se trouvait Michel, on apercevait en biais à travers la fenêtre une des grandes glaces de la galerie dont j'avais parlé une heure plus tôt, une glace où se reflétait un vitrail du petit sanctuaire.

— Mais l'image est sombre et confuse, constata mon compagnon.

— Y a-t-il quelque chose à attendre de cela ? hasardai-je.

— Quelle heure ? me répondit-il brusquement.

— 5 h. 40, dis-je en levant les yeux sur une vieille horloge accrochée au mur.

— A 5 h. 45 ! cria Michel en montrant les feuillets qui portaient les chiffres.

Les 5 minutes passèrent lentement.

— Voilà, murmurai-je.

— Rien, lança-t-il.

Puis ce furent 7 minutes où nous attendîmes une révélation dont les chiffres ne laissaient deviner qu'un signe obscur.

— Rien !

Et Michel se mit à remuer les feuillets nerveusement et à chercher avec frénésie.

— Ah !... 5 h. 57, dit-il en désignant de nouveaux chiffres.

Il regarda sa montre et annonça :

— Dans une minute.

Les secondes s'écoulaient comme des heures, tandis qu'anxieusement nous fixions la glace de la galerie :

— Le visage de la Vierge !

Dans le miroir soudain illuminé par un rayon de soleil, émergeant à cette seconde exacte, au-dessus d'une tour, au sommet de l'Assomption, représentée par le vitrail, éclatait le visage flamboyant de la Vierge.

Michel s'était jeté sur les jumelles et regardait la fenêtre de l'oratoire.

— Les yeux, hurla-t-il en bondissant.

Je le suivis à toutes jambes vers la chapelle, mais il me cria :

— Une échelle et une corde !

Une minute après, j'étais dans le sanctuaire, et Michel grimpa jusqu'au vitrail, en tenant un des bouts de la corde qu'il appliqua à la hauteur des yeux de la Vierge.

— Passez avec la corde, par l'anneau du collier où était la perle... Continuez jusqu'au mur... Que trouvez-vous dans le plâtre ? me lança-t-il.

— Rien...

— Ah ! j'oubliais la trajectoire... Cherchez trente centimètres plus bas... Oui, là dans l'angle et la poussière...

— Une balle !

— Et dix centimètres à côté ?

— Une autre balle.

— En tirant dans les yeux de la Vierge, conclut Michel, tandis qu'il redescendait, le baron Anderstun a pulvérisé votre perle avec une de ses balles...

— Et il ajouta en caressant les mots de son léger accent :

— Ah ! le hasard... un oeil de la Vierge et votre perle sur la courbe de la trajectoire...

Puis soudain :

— Mais quelle heure avez-vous ?

— Six heures et huit minutes.

— Je retarde de cinq minutes. Ma montre dérégulée m'a fait croire qu'il était cinq heures cinquante-sept, quand il était six heures deux. Cette erreur a rectifié la faute que je commettais moi, en ne changeant rien au temps indiqué par le Baron...

Le soleil éclaire chaque jour un peu plus haut la glace de la galerie... Quand le baron traça les chiffres, à cinq heures cinquante-sept... Aujourd'hui à six heures deux... ma montre dérégulée : encore le hasard, le hasard...

Michel Joé lançait ce mot dans une sorte d'ivresse. Était-ce le fil conducteur qui enrichissait toute son aventureuse existence ?

Tandis que je songeais à d'obscurs événements, le klakson d'une automobile nous annonçait l'arrivée de la police.

On trouva dans les mains du baron deux feuillets de papier.

La première portait :

« Je me suis donné la mort volontairement. Baron Anderstun ».

La deuxième :

« 17 août — 5 heures. Le jour et l'heure sont là. La Vierge a les yeux crevés, puisqu'elle t'a fait venir ici pour te rendre aveugle, Catherine, je peux mourir... »

Les gendarmes et le médecin conclurent au suicide d'un fou, et le permis d'inhumer le baron Anderstun me fut remis.

En rattachant Michel, je murmurai :

— Pourquoi aujourd'hui et pourquoi à cinq heures ?

— Parce qu'il y a dix ans, le 17 Août à 5 heures, Catherine Dargèle regardait avec ses jumelles, le visage de la Vierge, découvrait sa propre image sur le vitrail, et se vouait à la retraite, me répondit Michel d'une voix qui semblait s'élever de très loin.

Et je vis son regard si lointain que je n'osais pas le questionner davantage.

— Je vous remercie, monsieur, d'être revenu pour m'aider, dis-je.

— Oui, cela vous étonne, j'ai entendu les coups de feu.

Puis après un temps, Michel ajouta :

— Mais je les attendais.

— Ah ! m'écriai-je vivement, sans pouvoir retenir mes paroles, vous les attendiez... Vous cherchiez donc quelque chose ?

— Oui, répliqua-t-il. Et j'ai trouvé : Le baron Anderstun aimait passionnément Catherine Dargèle. Il l'aima au point de devenir fou, mais voyez ce que j'ai découvert pendant que vous téléphoniez.

Il me tendait une feuille de papier où je pus lire :

« Je suis dans cette maison où tu n'as jamais voulu me laisser entrer... »

— Et cela, c'est essentiel pour moi, me lança-t-il en reprenant la feuille.

— Vous avez donc connu la comédienne ?

— Non... non... autre chose, monsieur, autre chose...

Je le vis s'éloigner : Michel Joé souriait. De quelles aventures avait-il surgi pour apparaître à mes yeux et repartir vers quels mystères lourds de rêves brûlants.

FIN

Nouvelles Sans-Fil

La petite dame du Sleeping et l'incendie du rapide Cannes-Vienne.

Vienne, novembre 1928. Une belle viennoise, Mme Melanie Kolm-Kastner, fit connaissance à Cannes, l'hiver dernier, d'un certain Emile Huller, homme mystérieux, né à Jérusalem, citoyen autrichien, habitué des grands Palaces européens et des grands trains internationaux.

Après deux mois de séjour sur la côte d'Azur, Mme Kolm-Kastner dut à son grand regret, rentrer à Vienne pour y rejoindre son époux.

Elle prit une couchette dans le train de luxe Cannes-Vienne et se préparait déjà, le cœur triste, à un long et fastidieux voyage, quand, dans son compartiment, elle eut la joie inattendue de rencontrer le beau et élégant Huller.

Le flirt amorcé à Cannes, reprit de plus belle. Le train roulait sous les innombrables tunnels de la Riviera italienne, à travers la Lombardie et le Veneto, que le printemps ornait déjà de fleurs.

L'intimité progressait rapidement entre les deux nouveaux amis.

Le soir, après le dîner pris au wagon-restaurant, arrosé des vins du Castelli romani et du Vésuve, la belle Mme Kolm se retira pour faire sa toilette de nuit...

Il était dix heures passées. Le train venait de quitter Pavie. Le compartiment était fermé.

Tout à coup, Mme Kolm, étendue sur sa couchette, vit avec effroi, des flammes jaillir de tous les côtés. Elle se précipita vers la porte : impossible d'ouvrir. Folle de terreur, elle cria. A ce moment, le train brusquement s'arrêta. Deux voyageurs forcent la porte de son compartiment et l'emportent presque nue, évanouie, à travers les flammes. Le train de luxe Cannes-Vienne flambe.

Mme Kolm revient à elle au milieu des voyageurs, des conducteurs, des contrôleurs.

On lui demande comment a éclaté l'incendie, ce qu'est devenu son compagnon de voyage.

— Où était-il, en effet ?

Mme Kolm-Kastner comprend alors sa dramatique situation. Elle ne pense plus au danger mortel qu'elle vient de courir, ni à ses robes, à ses bijoux, détruits par les flammes. Elle ne pense qu'au scandale, à son mari qui, demain, par les journaux, connaîtra son aventure...

Elle nie tout. Elle affirme avoir voyagé seule, ignorer tout de son prétendu compagnon. Elle s'affole, se contredit, ment.

On l'arrête. Elle est accusée d'avoir criminellement mis le feu au sleeping et causé pour 5 millions de dégâts.

An commissariat de la gare, elle tente de se suicider en absorbant du véronal. On la sauve.

Son mari, apprenant toute l'histoire, perdit la raison. On doit l'enfermer dans un asile d'aliénés...

La 3^e chambre du Tribunal pénal de Milan vient pourtant d'acquitter Mme Kolm-Kastner. Les experts ont affirmé, en effet, qu'il était impossible de préciser le foyer de l'incendie.

D'autre part, deux voyageurs — des diamantaires levantins — avaient déclaré avoir perdu pour 1 million de bijoux.

Or, la douane autrichienne trouva dans leurs vêtements une grande quantité de pierres précieuses. Ils payèrent l'amende et disparurent.

Le mystérieux Huller n'a pu être retrouvé. Telle est l'étrange aventure de la belle viennoise, la dame des sleepings.

L'Italie, terre inhospitalière aux duellistes.

Le marquis Marcello Fracassi et le comte Alessandro Corniani, se sont battus en duel pour une question de femme. Tous les deux ont été blessés.

Et tous les deux ont été condamnés par le tribunal de Milan à un mois de prison.

Le jeune et brillant écrivain Domela est encore une fois arrêté pour escroqueries.

Berlin, novembre 1928.

Le joyeux escroc Harry Domela « le faux prince de Hohenzollern », dont les aventures amusent beaucoup l'an dernier tout le peuple allemand mais non sa noblesse et sa bourgeoisie, a été arrêté de nouveau à Bad-Kreuznach.

On l'accuse d'avoir escroqué 700 marks de différentes personnes... Une misère !

L'affaire provoqua un étonnement général car Harry Domela vient de toucher pour ses Souvenirs, publiés dernièrement par un éditeur berlinois, près de 30.000 marks.

Il était d'ailleurs en train d'écrire un nouveau livre, qui devait lui rapporter une somme encore plus considérable.

Mais on ne lutte pas contre son instinct !

Mêlé à un crime, un riche fermier se pend

Londres, novembre 1928. — Robert Gill, riche fermier à White Haven, patron de la jeune bonne Sarah Corlett dont le corps avait été trouvé dans un trou d'égout le 12 novembre, s'est pendu dans une grange de sa ferme, après s'être coupé les veines.

La jeune fille avait disparu depuis un mois. La police n'a pas encore trouvé le meurtrier. Gill fait subir au fermier un long interrogatoire et s'est l'aurait terriblement impressionné.

Il a laissé deux lettres dans lesquelles il affirme son innocence et explique qu'il ne peut pas supporter les soupçons qui pèsent sur lui.

Il s'est suicidé, dit-il, pour laisser à ses enfants un nom sans tache.

90 personnes sont terrorisées par deux bandits.

New-York, novembre 1928.

Chez Burns Brothery, restaurant de la 42^e avenue à New-York, une douzaine de garçons et plus de 80 clients ont été tenus en respect et terrorisés dimanche soir, par deux bandits qui se sont emparés de 4.700 dollars.

Les bandits sont entrés comme des clients ordinaires puis se sont dirigés lentement vers la caisse. Là, ils ont brusquement tiré des coups de revolver au plafond et sur le plancher pour effrayer les clients.

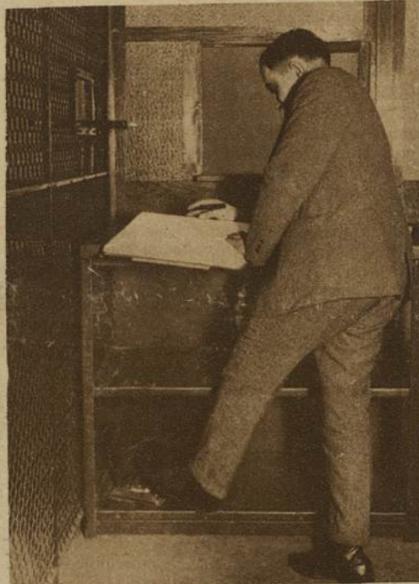
Ils réussirent pleinement puisque, lorsque la police arriva, les bandits étaient loin mais les clients et les garçons étaient toujours tapis sous les tables, grelottant de peur.



Eula THOMPSON, âgée de vingt-quatre ans, condamnée à mourir sur la chaise électrique, a demandé comme grâce suprême de se faire couper les cheveux à la dernière mode.



Il ne ferait pas bon de rencontrer au coin d'un bois ces trois frères et leur père, traqués depuis des années dans les montagnes du Kentucky (Etats-Unis), par la police et la troupe, pour refus de payer les impôts.



Il suffit à ce caissier d'une grande banque d'Amsterdam de poser son pied sur un bouton pour qu'un gaz asphyxiant s'échappe et réduise à merci ceux qui seraient tentés de l'attaquer.

Le Frère Figaro faisait le bon apôtre et de nombreuses dupes.

Milan, novembre 1928.

Il y a deux ans, la capitale de la Lombardie s'amusa beaucoup des aventures d'un jeune garçon coiffeur, Luigi Samarini, qui s'habillait de temps en temps en moine et qui avait réussi à escroquer des sommes importantes à un grand nombre de personnes, séduites par sa grande piété. Samarini fut condamné plusieurs fois et disparut de la circulation.

En septembre dernier, un patron coiffeur de Parabiago engageait un nouveau garçon, Luigi Lanzoni, qui se fit très vite la réputation d'un bon ouvrier, d'un jeune homme modeste et pieux, modèle de toutes les vertus.

Peu à peu, il fit des confidences à ses clients : il avait été novice dans un couvent de Gènes et se proposait d'y retourner après s'être constitué un petit pécule.

Le curé du village s'intéressa au nouveau paroissien.

Les âmes charitables voulurent bien lui venir en aide.

Le cordonnier lui fit des souliers, la laitière lui fournit gracieusement le lait, le marchand de tabac, des cigarettes, la blanchisseuse lui lava gratuitement son linge...

Le jeune Luigi passait ses heures de liberté à chanter des psaumes et il transforma sa chambre en chapelle. Bientôt tout le village le considéra comme un saint.

Quelques jeunes femmes le choisirent pour « confesseur ».

Il commença alors à organiser un pèlerinage à Lourdes, distribuant des billets de prix différents, allant de 25 à 100 lire.

Il se constitua ainsi un « pécule » assez important. Mais une femme — jalouse dit-on — lui demanda dernièrement, avec insistance, quand devait partir le fameux pèlerinage.

Le frère Luigi ne put pas donner des réponses satisfaisantes. Elle alla se plaindre aux carabinieri.

Luigi fut arrêté et on constata très vite qu'il n'était autre que le barbier milanais Samarini, connu sous le nom de Frère Figaro.

Un encaisseur malhonnête meurt victime de l'ingénieuse mise en scène qu'il avait imaginée.

Paradabitz (Tchécoslovaquie), novembre 1928.

Le 15 novembre, Wenzel Jirousek, employé de la Compagnie des pétroles Fanzo, âgé de 44 ans, qui venait de toucher à la Banque un chèque de 140.000 couronnes, a été trouvé, quelques heures plus tard, assassiné dans un ravin aux environs des usines Fanzo.

Il avait les pieds et les mains liés. Le portefeuille vide a été trouvé à quelques mètres du corps.

Toute la gendarmerie fut mobilisée et des battues furent organisées dans les campagnes et les forêts environnantes.

Des recherches actives furent faites à Prague et les frontières furent surveillées.

Mais, trois jours après l'enterrement de Jirousek, la police procéda à l'arrestation de sa femme, de sa fille, âgée de 18 ans et du fiancé de celle-ci.

On les soupçonne en effet d'avoir voulu organiser, d'accord avec le défunt, une mise en scène de vol, afin de s'emparer de l'argent de la Compagnie.

La famille Jirousek aurait serré un peu trop fort les cordes et aurait jeté son chef dans le ravin sans prendre assez de précautions, si bien que l'encaisseur tomba la tête la première dans la boue et trouva là son châtimement puisqu'il mourut de cette chute malheureuse.

On tient secret le résultat des premiers interrogatoires, mais le bruit court que la fille a fait des aveux.

Un garçon de quatorze ans tue sa mère

Madrid (Novembre). — Il y a quelques jours, peu après midi, au village de San Cristobal, province de Ferrol, la gendarmerie arrêtait le jeune Henri Regneiro, âgé de quatorze ans, qui venait de tuer sa mère, en lui tranchant la gorge.

Interrogé par la police sur les motifs de son acte, le gamin répondit :

— Je l'ai tuée parce que le déjeuner était mauvais.

Les gendarmes, débordés par la foule qui voulait lyncher le meurtrier, durent faire appel à l'aide de la garde civile.

Une fois de plus va se poser la question si complexe des crimes d'enfants et de leur répression.

Une jeune femme est horriblement mutilée par des assassins, dans une maison isolée près du lac Bleff.

Chicago, 20 novembre 1928.

Miss Elfrid Neek, étudiante à l'Institut psychanalytique, aimait d'amour tendre l'officier de police Hichman.

Il y a trois jours, elle se rendit dans une petite maison appartenant à la police et dont elle avait la clef, maison isolée sur les bords du lac Bleff. Elle croyait y retrouver son ami.

Mais Hichman ne vint pas ce soir-là car il s'était cassé la jambe le jour même.

Le lendemain matin, on trouva Miss Neek sans connaissance, couverte d'horribles blessures. Ses jambes étaient à moitié carbonisées.

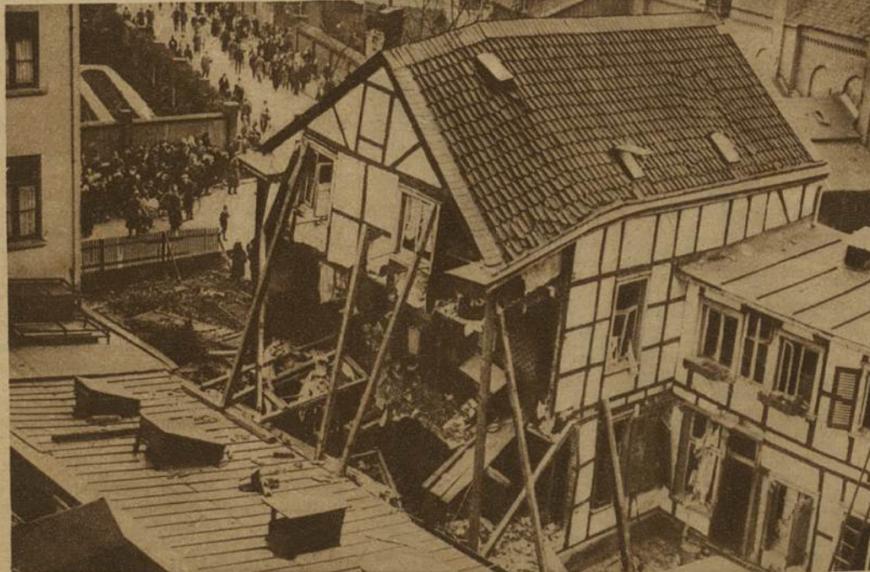
Interrogée, elle déclara d'abord avoir voulu « se purifier par le feu ».

Puis, elle prononça des mots sans suite et se mit à délirer. Quand elle reprit conscience de nouveau, elle dit que « les autres » l'avaient torturée.

Quand on demanda qui ? elle répondit : « Je ne sais plus ». Elle mourut en criant : « Je n'ai pas fait cela ! »

Les meilleurs policiers ont été chargés de cette mystérieuse affaire.

Qui donc a torturé la jeune femme ; quel bandit a commis ce crime affreux qui rappelle les exploits des « chauffeurs » et pour quelle raison ? Quel drame obscur s'est déroulé cette nuit-là dans la maison isolée du lac Bleff ?



L'ingénieur MEISLOCH, de Dusseldorf, a eu recours à la dynamite pour faire sauter la maison où dormait sa femme infidèle dont il voulait se venger. L'explosion a été tellement violente qu'elle a provoqué l'effondrement d'un bureau de tabac voisin.

GRANDS PROCÈS -

"On s'est trompé"

La mère d'une victime de cancer demande

ES procès qui mettent en cause les responsabilités des médecins subissent, il faut le dire, une sorte de prévention de la part des magistrats. Ce sentiment se justifie d'ailleurs dans la plupart des cas.....

Que de plaintes, chaque jour, s'amoncellent au secrétariat du Parquet de la Seine ! Que d' "assassins" diplômés sont dénoncés à la vindicte publique !...

Que de parents frappés par la mort d'un enfant trouvent une sorte de consolation farouche en attaquant celui dont ils imploreraient, la veille même, les soins constants !... Ainsi raisonne, ou déraisonne la douleur humaine...

Et c'est pourquoi, tant de procès sont, a priori, considérés comme peu sérieux par les magistrats qui les doivent juger.

Mais il est un autre motif à cette prévention : Trop souvent, sous la procédure se glisse le chantage : l'opération n'a pas donné les résultats attendus, les soins médicaux n'ont pas empêché le malade de mourir... Néan-

moins, la note d'honoraires est adressée à la famille : il ne serait tout de même pas équitable que le médecin ne gagne sa vie que dans la mesure où il sauve celle de ses clients ! Pour ne pas régler sa note, on répond par une assignation : on l'accuse de tout le mal, on se complaint à le taxer d'ignorance, à préciser ses fautes... et peut-être espère-t-on, au bénéfice de la publicité des débats, que le médecin reculera devant les inconvénients d'une audience ouverte à tous et abandonnera les poursuites ?...

Et tout cela explique encore la défaveur dont sont entourés les procès dits "de responsabilité médicale"...

Et puis, il est une dernière raison, alors même que ni le chantage, ni l'égarement de la douleur ne sont à la base de l'instance envoyée contre le médecin ou le chirurgien, les tribunaux hésitent toujours à condamner ; on peut facilement apprécier les malfaçons commises par le fabricant dans l'exécution du travail, par l'entrepreneur ou l'architecte dans la construction de l'immeuble ; combien est-il plus difficile d'accuser le praticien de n'avoir pu triompher des complications souvent imprévisibles du mal ?... Ne serait-il pas dangereux de paralyser par des sanctions rigoureuses l'audace, souvent bienfaisante, du chirurgien qui "va de l'avant" pour sauver celui qu'il croit perdu ? Si les juges traitent l'art de guérir avec la rigueur que justifierait l'appréciation d'une science exacte, que de bonnes volontés seront découragées !

Il y a trente ans, la bâtonnier Henri Robert, dans une plaidoirie sensationnelle à la Cour de Rouen, développait cette thèse, qu'il avait résumée dans une formule frappante : "la sévérité des tribunaux amènera le médecin à pratiquer la théorie du *laissez mourir*"...

Les magistrats ont vu le danger : ceci explique la rareté des cas où ils ont prononcé une condamnation, de quelque ordre qu'elle soit, civil ou pénal... Mais ceci ne signifie point toutefois que le médecin soit "tabou" à l'abri de toute réclamation, de toute recherche de responsabilité...

Le procès qui va se plaider prochainement devant la 1^{re} Chambre de la Cour de Paris est tout à fait exceptionnel. Personne n'en a parlé ; il mérite d'être raconté avec précision.

Le 11 février 1922, une ouvrière, Madame Lodé conduit à l'hôpital Hérold, son fils Georges, âgé de 13 ans ; une soudaine éruption de boutons s'est déclarée : l'infirmière diagnostique immédiatement la scarlatine, l'enfant est gardé à l'hôpital. Une voisine, Madame Chatenois, elle aussi, a un de ses fils atteint du même mal, qui est soigné à Hérold.

L'interne de service, M. Cajaan, dit à Madame Chatenois :

— Si vous avez d'autres enfants, vous feriez bien de les amener, peut-être couvent-ils la scarlatine ; je leur ferai une piqûre préventive...

Madame Chatenois acquiesce, ainsi que Madame Lodé, à cette proposition.

Le 13 février, les deux mamans amènent leurs fils, Georges Lodé et Paul Chatenois. L'interne Cajaan les fait placer sur un lit : la piqûre est faite.

— Si leur bras rougit, dit-il, mettez leur des compresses et revenez me voir dans deux jours...

Il est midi, dans la soirée, une fièvre très élevée se déclare ; Georges hurle de douleur, il souffre atrocement, le médecin habituel est mandé d'urgence...

Le 14 février, Madame Lodé retourne à l'hôpital avec son fils. Elle y rencontre Madame Chatenois et le sien.

— Je ne sais ce qui se passe, lui dit celle-ci, mon fils n'a pu fermer l'œil de la nuit... Son bras ne forme qu'une poche d'eau.

L'interne est absent : il faut attendre jusqu'au lendemain pour être fixé sur les conséquences étranges, inquiétantes de la piqûre préventive.

Lorsque le 15 février M. Cajaan examine le jeune Lodé et le jeune Chatenois, il fait la grimace : « Bizarre... bizarre... »

Il ordonne des fumigations d'éther et une visite deux fois par jour, à l'hôpital, pour renouveler les pansements...

Cela dure dix-sept jours ! Matin et soir, l'interne donne des soins : aucune amélioration n'est constatée... Georges Lodé souffre toujours autant...



Ci-dessus et à droite, deux attitudes de la mégère Blanche Vabre, qui tua à coups de couteau son beau-fils Jean André et qui vient d'être condamnée à mort par le jury de la Seine. Après Joseph Kures et la femme David, c'est la troisième tueuse d'enfants qui se voit infliger comme châtement, la peine de mort.

RETOUR DU BAGNE

EVADÉ du bagne, où l'avaient conduit de trop nombreuses escroqueries, Gabriel Bocquet comparait, la semaine dernière, devant la 10^e Chambre correctionnelle.

Stupidement, il s'était fait prendre à Paris, où il aurait pu vivre dans la plus complète tranquillité.

Le 8 août dernier, portant beau, la rosette de la Légion d'honneur à la boutonnière, il était allé trouver une employée du Ministère des Finances, Mme Noc, belle-fille de M. Juvanon, ancien gouverneur de la Guyane. Il se présentait comme officier de marine marchande...

« Je suis le commandant du *Cordoba* et j'ai tenu, dès mon arrivée à Paris, à venir vous saluer... J'ai beaucoup connu là-bas votre beau-père... »

Ce qui était d'ailleurs, exact ; mais Bocquet omettait de dire en quelle qualité il avait eu avec le haut fonctionnaire les relations dont il se vantait...

Mme Noc, séduite par l'officier, le retient à déjeuner...

Le capitaine du *Cordoba*, à la fin du repas, raconta sa dernière mésaventure : on lui avait dérobé sa valise... il avait besoin de quelque argent, tout de suite. Mme Noc lui remit bien volontiers deux cents francs.

Le tour était joué ; Gabriel Bocquet ne profita pas longtemps de sa liberté...

Dès qu'il fut en présence du juge d'instruction, il eut ce mot :

« Je suis fou !... faites venir mes dossiers d'autrefois... »

Le magistrat fit extraire des archives du greffe les innombrables paperasses : en 1909, le docteur Roubinovitch avait estimé que sa responsabilité était douteuse... D'autres aliénistes, plus affirmatifs, le firent successivement interner aux asiles de Pont-l'Abbé, Picauville, Caen et Dinan...

En 1921, le docteur Roubinovitch, passant du doute à la certitude, le considérait tout à fait responsable : Gabriel Bocquet fut condamné à la relégation.

« ...Les médecins psychiatres ne savent pas ce qu'ils font, déclare au juge, l'escroc. Tantôt ils me prennent pour un fou et ils m'envoient passer ma jeunesse dans les asiles, tantôt ils me déclarent sain d'esprit et leur avis me fait expédier au bagne... Tout ceci n'est pas logique (sic). »

A l'audience, l'évadé fit sur le tribunal la meilleure impression. Il ne cherchait pas à simuler sottement la folie : il s'étonnait seulement des variations de diagnostic des « hommes de l'art ».

L'avocat plaida.

« ...Mon client s'est réhabilité : sa bonne conduite lui valut d'être placé à un poste de choix : il était commis-greffier auxiliaire au tribunal de Cayenne ! (hilarité). »

Impitoyable à ce modeste « auxiliaire » de justice, le tribunal lui infligea une année de prison. Après quoi, Gabriel Bocquet reprendra le chemin du bagne.

Mais il aura perdu sa place !

LES MANTEAUX DE GENDARMES SONT-ILS CONTREFAITS

Il est bien amusant, le conflit qui met aux prises deux fabricants de manteaux de gendarmes ! L'un accuse l'autre d'avoir contrefait un modèle qui est sa propriété, et il le traduit en correctionnelle, ni plus, ni moins...

Le prétendu contrefacteur, M. Gersbombs-Mollins, a obtenu du Ministère de la Guerre l'adju-

dicatation de dix mille manteaux destinés à vêtir toute la maréchaussée française... L'adversaire, M. Serph, n'a pas été agréé, parce que ses prix étaient un peu plus élevés...

On comprend sa colère : il a cherché une vengeance en portant plainte contre son heureux concurrent.

« Je suis, dit M. Serph — l'inventeur du manteau, qui sert de type au Ministère... »

« Pourquoi le tribunal ne reconnaîtrait-il pas mon droit puisque, chaque jour, des procès de contrefaçon entre couturiers sont jugés par lui ? »

« Le manteau de gendarme n'est pas une robe de style, certes ; mais c'est un vêtement qui a une ligne caractéristique... »

Le tribunal ordonne une expertise, et il en confie le soin à trois présidents de chambres syndicales : celle des coupeurs, celle des vêtements imperméables et celle des caoutchoutiers.

Fatalité ! Deux personnages revendiquent le titre de présidents « imperméables » : des difficultés ont surgi à l'intérieur du syndicat...

Le tribunal est forcé de désigner un tiers pour départager les concurrents.

Enfin, le rapport est déposé ; il est favorable à l'inculpé et peut se résumer dans cette formule : « le manteau de gendarme est vieux comme le monde ».

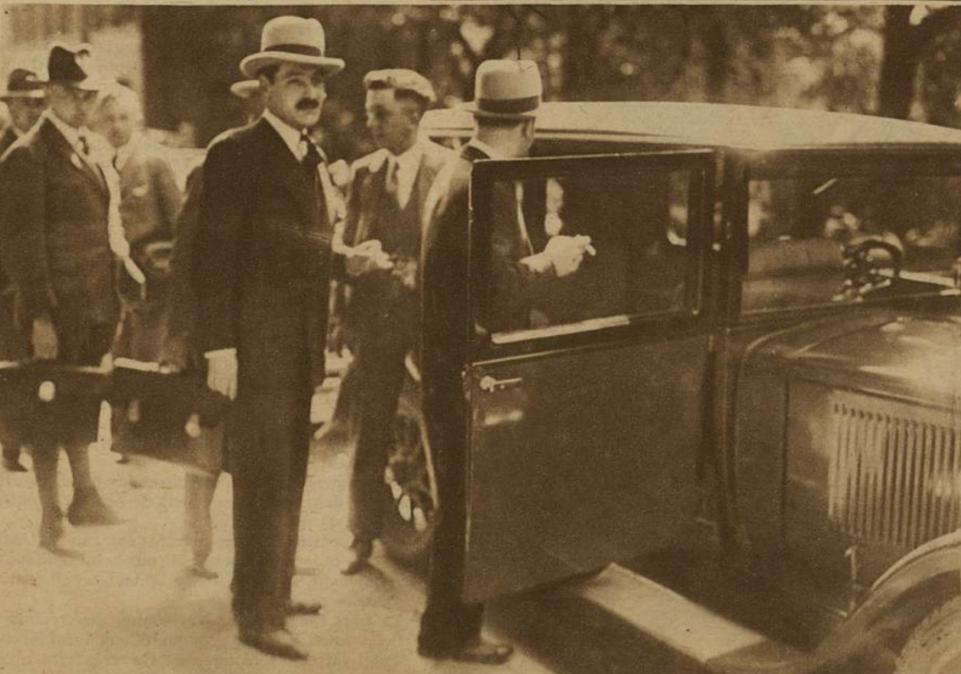
On plaide avec de part et d'autre : Le jugement sera rendu incessamment.

Mais si, d'aventure, le tribunal déclarait que les dix mille manteaux actuellement « en circulation », constituent des contrefaçons, il serait obligé d'en ordonner la destruction... et alors !

Alors, ce seraient les gendarmes eux-mêmes qui devraient lacérer, sur place, « le corps du délit ».

On ritait bien, ce jour-là !

Chaque semaine, " DÉTECTIVE " éclaire pour vous les à-côtés des grands et des petits procès.



Procès d'espionnage à Berlin. Deux grands industriels allemands sont accusés d'avoir fait dérober des documents intéressant la défense nationale. Les voilà sortant du Palais de Justice.

udi à Jeudi

S - PETITES CAUSES

rompé de sérum...

e de l'enfant e cette erreur de justice

Un matin, dans l'escalier de l'hôpital Hérold, Madame Lodé rencontre Madame Chatenois, en grand deuil, seule ; Paul ne l'accompagnait pas.

— ...Ils me l'ont tué, sanglote la mère, il est mort cette nuit, après un long martyr ! Il importe de dire, pour être impartial, qu'une broncho-pneumonie avait peut-être emporté l'enfant.

Madame Lodé est affolée, elle se rend aussitôt auprès du médecin-chef, lui explique son cas et ce dernier lui aurait répondu : — Nous ne savons pas ce qu'a votre fils, et nous ne voyons pas comment le soigner...

Bien entendu, le propos a été démenti par la suite par celui qui l'aurait tenu.

Le soir même, Georges Lodé tombe en syncope : il a tout le côté gauche paralysé. — Il faut porter plainte au Procureur... disent les bons voisins... Elle suit ce conseil. La plainte est classée, sans suite...

L'enfant reste huit mois paralysé : à la fin de décembre, une amélioration est constatée dans son état.

L'insuccès de la plainte détermine Madame Lodé à engager un procès devant le Tribunal civil contre l'interne Cajaune, en paiement de 30.000 francs de dommages-intérêts.

Bien entendu, le Tribunal ordonne une expertise qui est confiée à trois professeurs. La mission des experts porte sur deux points :

- 1° L'interne Cajaune est-il responsable ?
- 2° Dans la négative, à qui incombe la responsabilité ?

L'enquête révèle tout de suite un fait très important : *On s'est trompé de sérum.* M. Cajaune lui-même l'indique très loyalement aux experts.

J'ai adressé, dit-il, une note à l'Institut Pasteur qui a reconnu m'avoir envoyé par erreur un sérum dilué au 5/100^e et destiné aux cobayes.

L'explication des souffrances de Georges Lodé est là, évidente ! Les experts le constatent dans leurs rapport et leur conclusion est formelle : l'interne n'a commis aucune faute parce qu'il a demandé, sur la nature du sérum, des explications qui lui ont été fournies d'une façon imprécise ou inexacte. Il n'avait pas à vérifier personnellement le produit qui lui était envoyé.

«... S'il y a eu erreur ou faute, contiennent les experts, elle ne paraît pas être le fait de M. Cajaune qui a cru avoir en mains une toxine diluée, alors qu'il s'agit sans doute d'une toxine beaucoup plus active que celle qui lui était habituellement... »

Et les experts, sans doute à bon droit, mettent entièrement hors de cause l'interne Cajaune.

Mais une dernière question leur était posée : « Dire d'une façon précise à qui incombe la responsabilité... »

Et c'est ici que certains trouveront qu'ils ont trop facilement résolu la difficulté en l'évadant ainsi :

« Il ne nous appartient pas de rechercher ailleurs les responsabilités ; cela dépasse les limites de notre mission... »

Il apparaît cependant à Madame Lodé, que cela rentrait au contraire tout-à-fait dans le cadre du rapport ordonné par le tribunal !.....

Ils devaient arriver à des constatations positives, ils n'ont abouti qu'à décharger l'interne de toute sanction.

Telle est la critique d'ordre général que M^e Jean Georquin, au nom de Madame Lodé, élève lorsqu'il plaide le procès... Il demande un supplément d'expertise : sa requête échoue.

Le Tribunal, retenant seulement du rapport que M. Cajaune n'était pas responsable de l'accident survenu au jeune Lodé, déboute la mère de sa demande...

Du coup, Madame Lodé ne comprend plus : pourquoi les experts n'ont-ils pas poussé plus loin, dans les termes mêmes qui leur étaient assignés par le Tribunal, leurs investigations ? A supposer qu'en effet, l'interne de service n'eut pas à examiner la qualité du sérum (il y aurait, paraît-il, un service dans chaque hôpital, chargé spécialement de ce soin), il est impossible qu'une piqûre aussi désastreuse que celle qui fut administrée le 13 février

1922 et qui entraînera peut être la mort d'un enfant et très certainement la paralysie d'un autre pendant de longs mois, ne laisse place à aucune action ?

Est-ce l'Institut Pasteur qui a manqué à la prudence nécessaire en envoyant à l'hôpital Hérold ce sérum qui ne valait que pour les cobayes ? Est-ce le service particulier de l'hôpital qui n'a pas accompli son devoir de contrôle ?

Peu importe à la mère : elle demande à trouver, dans ce dédale administratif, la porte à laquelle elle doit frapper : la sécheresse d'un jugement les lui ferme toutes... Cela choque le bon sens et la justice... Cela n'est pas possible. Il y a un responsable.

Devant la Cour, M^e Georquin, s'efforcera d'obtenir un supplément d'enquête, et malgré l'opposition de son adversaire, M^e Le Brun, il espère bien triompher.

Sinon, c'est rendre impossible à cette mère la réparation du dommage qu'elle même et son enfant ont subi.

Jean MORIÈRES.



Ci-dessus et à gauche, deux attitudes de l'ouvrier carreleur Georges Pape, qu'on accusait d'avoir tué sa mère. Mais devant l'éroulement des présomptions, l'avocat général dut abandonner l'accusation, dès les premiers mots de son réquisitoire. Pape, reconnu innocent après des mois de prison préventive, fut acquitté.



Procès d'espionnage à Moscou. Le procès du Donetz, où des ingénieurs allemands ont été traduits devant la justice soviétique. L'âpreté des débats a tendu les relations diplomatiques entre l'Allemagne et l'U. R. S. S.

ERREUR JUDICIAIRE

Il s'en est fallu d'un rien, samedi dernier, que les juges de la 12^e correctionnelle ne commissent une erreur judiciaire !

Un nommé Bastien comparait sous l'inculpation de vol ; par défaut, il a été condamné à six mois d'emprisonnement ; il fait opposition.

A l'appel de son nom, il s'avance, tout rond, tout guilleret, voire guoguenard et les bras croisés, regarde alternativement le président et le substitut.

— Vous reconnaissez les faits, et vous demandez l'indulgence, n'est-ce pas ? interroge le président.

— Moi, pas du tout.

— Vous vous appelez bien Bastien ?

— Oui, mais ça n'est pas moi, et même que je trouve ça bien fort qu'on m'inculpe...

Et l'homme de rire de bon cœur...

Le substitut. — Tâchez d'avoir une attitude plus respectueuse à l'égard du Tribunal...

Bastien. — C'est-à-dire que je trouve qu'on se paye ma tête !...

Allons, Bastien, mon ami, calmez-vous, la vérité va se révéler ; mais le chroniqueur judiciaire, qui assiste aux débats de ce tout modeste procès, frémit en pensant qu'elle aurait pu ne pas apparaître du tout et que vous, innocent, auriez été envoyé à la Santé...

La vérité, un témoin va la faire connaître ; c'est le plaignant ; il a dénoncé au Parquet, il y a plusieurs mois, un de ses livreurs qui encaissait des sommes importantes et disparut : ce livreur s'appelait Bastien...

Le témoin. — Bastien nous a dérobé plusieurs milliers de francs.

Le président. — Voilà qui est formel...

Le témoin. — Il avait de grandes moustaches. Bastien. — Et moi donc ? (il lisse son poil, abondant et magnifique).

Le président (au témoin). — Mais enfin, vous le reconnaissez bien ?

Le témoin. — Pas du tout... ce n'est pas lui... Stupeur, épouvante, catastrophe !...

Le substitut abandonne l'accusation ; le tribunal fait des excuses au malheureux Bastien et se hâte de l'acquitter...

Bastien. — Je ne reviendrai plus jamais à Paris... J'étais venu pour faire visiter la Ville-Lumière (sic) à mes enfants. Je suis descendu à l'hôtel une seule nuit et ça a suffi pour mon malheur...

En effet, la police judiciaire, qui recherchait l'indélicat Bastien, trouva sur le registre d'un hôtel de la rue de Laghouat un homonyme, ce brave homme d'inculpé, employé depuis vingt-cinq ans dans une Compagnie de chemin de fer... Elle prit son nom, son adresse et la procédure fut ainsi établie.

Bastien prend sa casquette, salue le tribunal : il n'en veut pas aux juges d'avoir failli se tromper lourdement et, toujours souriant, au milieu de la foule qui l'admire, il s'éloigne...

LE MAGE GUÉBINSEUR

M. Isidore Pugliese est à la fois compositeur, chef d'orchestre et mage. Mais il a presque complètement abandonné l'étude de l'art divin pour utiliser le pouvoir mystérieux qui s'est dernièrement révélé à lui...

Par une simple imposition de mains, il transmet le fluide médical aux malades qui le viennent consulter. Et naturellement, le syndicat des médecins le fait traduire en correctionnelle. L'audancier appelle M. Pugliese : le mage ne répond pas.

Au juge d'instruction, il avait déclaré que « par la force des choses et sans s'en rendre compte, il était devenu spirite... »

Mais il travaillait gratuitement : son but était d'une rare noblesse :

« Je recherche à ramener dans le droit chemin les esprits dévoyés... »

Il est vrai qu'un tronc permettait aux clients de manifester leur gratitude.

Homme prudent, inspiré surtout par les voix protectrices, M. Isidore Pugliese, connaît à merveille les précautions juridiques qu'il y a lieu de prendre pour éviter les rigueurs de la loi :

« ...Les esprits m'ont suggéré que je ne devais m'occuper d'aucune maladie susceptible d'être guérie par la science médicale... »

Hélas ! le Syndicat des plaignants ne s'est pas contenté de cette habile réserve : et M. Isidore Pugliese, défilant à l'audience de la 10^e chambre, apprendra qu'il a été condamné à 500 francs d'amende, c'est-à-dire à près de 4.000 francs.

A n'en pas douter, il fera opposition, et bientôt escorté du cortège traditionnel des malades reconnaissants, il plaidera sa cause devant le tribunal.

DESCENTE DANGEREUSE

Le 2 octobre 1927, au cours d'une fête d'aviation à Gembloux, en Belgique, Melle Alice Roy, se blessait gravement en effectuant une descente en parachute. Elle avait loué l'appareil à son fabricant, Mme Veuve Ors, et l'avait, à différentes reprises, utilisé, sans que jamais le moindre défaut se fut révélé.

Comment expliquer l'accident ? Melle Alice Roy l'impute aux négligences graves qu'aurait commises Mme Ors et elle a cité directement celle-ci devant le tribunal correctionnel, alléguant qu'il appartenait à Mme Ors de le reviser et de le nettoyer.

Mais fait plus grave : l'appareil aurait été alourdi par des lettres d'un mètre environ représentant le nom du constructeur et cousues sur son enveloppe. Lorsque le parachute avait été homologué, les lettres ne s'y trouvaient pas, et pas davantage, lors des précédentes descentes qu'avait faites Melle Roy.

La parachutiste estime que Mme Ors s'est rendue coupable du délit d'homicide par imprudence : il y a là une délicate et assez nouvelle question de responsabilité en matière d'aéronautique : le Tribunal vient de confier à des experts la mission de lui établir un rapport qui lui permette de juger.

Si vous voulez devenir un bon détective...

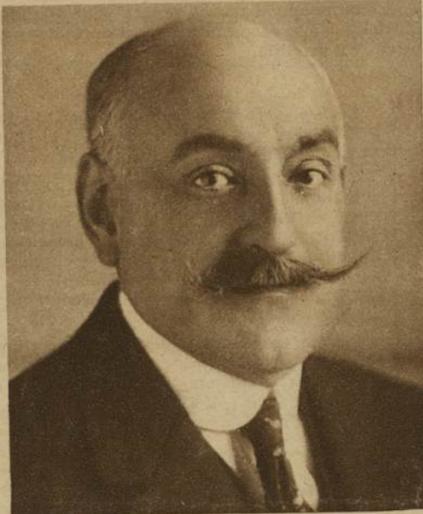
Le diamant bleu

A son travestissement achevé, mis au point, M. Petitvillain m'enveloppa d'un regard de suprême critique. Depuis mon feutre de petit employé jusqu'à mes chaussures à tiges « façon chamois » en passant par ma légère barbe à deux pointes — une barbe fixée poil par poil et qu'on pouvait examiner à la loupe tant elle paraissait naturelle — j'étais le modèle achevé de l'homme banal.

— Je ne doute pas, mon cher ami, goguenarda M. Petitvillain, que vous eussiez préféré remplir un rôle plus représentatif, celui de quelque personnage de roman. Mais n'en déplaise aux fantaisies de l'imagination, le summum de l'habileté, pour un détective, consiste à être, justement de ceux dont on ne dit rien.

Quant à lui, à peine avait-il accentué ce qu'il appelait « son physique omnibus ». Ni bien ni mal habillé, le visage sans relief car il éteignait à volonté son regard plein d'intelligence et d'autorité, il était digne de moi, comme j'étais digne de lui : deux bons ronds de cuirs unis par la passion des dominos.

— Ainsi, nous courons après le diamant bleu ? lui demandai-je.



Le docteur PAUL
expert en autopsies

— Nous courons après un Monsieur qui a certainement le diamant bleu en sa possession. Mais voilà : cette pierre magnifique, volée au Musée des Arts Français, s'est d'abord promené en Suisse où les voleurs ont tenté de la vendre. Las d'une série d'échecs, ils ont résolu de rentrer en France et de passer ensuite en Angleterre. Ces détails, vous les connaissez... Ce que vous ne savez pas, c'est que lesdits voleurs sont deux chacun surveillant l'autre, chacun s'évertuant à s'approprier le diamant bleu. Rien n'est plus curieux que d'assister à ce manège, c'est à quoi je vous ai convié.

— Oh ! les malfaiteurs, tout de même, ne vont pas se livrer devant nous, à leurs manigances...

— Sait-on jamais ! répondit M. Petitvillain, qui brusquement reprit :

— J'ai bien envie de louer une boutique, dans un quartier tranquille... Qu'en pensez-vous ?

— Une boutique ? répétais-je ahuri... Pourquoi faire, une boutique ?

— Peu importe, il suffit, pour le moment, que j'aie besoin d'une boutique, entendez-vous et que vous soyez de moitié dans mes intentions.

Je ne voulais point questionner davantage de peur d'importuner mon maître, mais je n'y étais pas. Il le devina sans doute, car il eut un petit rire étouffé, à sa manière :

— Vos réflexes ne sont pas encore très rapides, dit-il. Dès que je lâche dans les jambes de votre logique une parole bull dog, vous dégringolez. A ce compte, vous ne serez jamais un bon détective... Vous serez constamment à la merci de l'inattendu. Faites-vous donc une bonne foi — et c'est très facile, je vous assure — une présence d'esprit mobile, voltigeante... Vous y parviendrez par divers moyens pratiques, comme le jeu de Kim.

— Qu'est-ce que le jeu de Kim ?

— Quelqu'un dispose sur un plateau, loin de vous, des objets hétéroclites que vous ne connaissez pas : une carte à jouer, un flacon, un bijou, un bibelot quelconque, un caillou, etc. Puis ce plateau est présenté à vos yeux pendant vingt secondes. Il vous faut ensuite, de mémoire, désigner et dépeindre tous les objets. En multipliant l'expérience et en réduisant le temps d'épreuve, on réalise un véritable dressage des facultés intellectuelles. Donc, vous devez vous garder de rester bouche-bée quand je vous parle, à propos du diamant bleu, de louer une boutique. Vous devez admettre comme un dogme, que si je cite Napoléon I^{er}, dans une affaire de fausse monnaie,

c'est qu'il existe dans mon esprit, une relation de celui-là à celle-ci. Relisez Edgar Poe, mon petit !

Il me morigénait de la sorte, cependant que nous avançons rue de la Lune, voisine de la Porte Saint-Denis. M. Petitvillain s'engagea soudain dans une allée noireâtre aboutissant à un escalier. Nous montâmes jusqu'au deuxième étage, sur une porte peinte en marron, je lus : *Agence Immobilière Fonds de Commerce — Locaux en tous genres.*

Ce n'était qu'une misérable officine, à tout faire probablement. Au moment où nous entrâmes, deux hommes y étaient installés. L'un qui avait toutes les apparences du plus humble gratte-papier paraissait le subordonné de l'autre, confortable gaillard. Pourtant, à travers la porte, nous avions perçu l'éclat d'une discussion plus élevée qu'il ne convenait entre patron et employé.

Tandis que M. Petitvillain exposait laborieusement au scribe son désir de louer un petit magasin pour commerce de papeterie-mercerie, j'observais son compagnon, le quel, bien habillé, mais d'une vulgarité massive, jouait avec une très belle canne, un jonc à pomme de galuchat. Ce détail me frappa tout de suite : bien qu'il fût tête nue, assis à un bureau, cet homme ne cessait de manier sa canne, la prenant, la déplaçant à toute minute.

M. Petitvillain n'en finissait pas de se renseigner ; le commis, ayant pris son adresse — une fausse adresse, naturellement — avait beau répéter : « On vous écrira, Monsieur, nous allons voir, nous allons chercher... » mon maître ne se décidait pas à s'en aller, au grand dépit de l'employé qui paraissait pressé de passer à un autre genre d'exercice et de congédier cet intrus.

C'est alors que retentit la sonnerie du téléphone. Le gratte-papier décrocha le récepteur, dit : Allo ? et son visage, instantanément, marqua une vive inquiétude.

— Bon Dieu ! gronda-t-il.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea l'homme à la canne.

— C'est... c'est... Ah ! et puis chacun pour soi !

En prononçant ces mots étranges, le gratte-papier se rua hors de son box avec une telle violence qu'en passant près de l'autre plumitif, il s'embarassa dans la canne à tête de galuchat, la fit choir, la ramassa, mais au lieu de la remettre à son propriétaire, la garda en main, prit la porte et disparut.

— Hé bien, hé bien et ma canne !... s'écria l'homme au jonc sans trop d'indignation, mais plutôt d'un ton narquois.

Puis revenant à nous, il prononça :

— Messieurs, je regrette, mais les nécessités professionnelles m'obligent à fermer mon bureau, j'ai bien l'honneur.

— Et moi, dit M. Petitvillain, je vous informe que vous êtes fait.

— Quoi ?

— Un mouvement et je te brûle ! ajouta le célèbre détective, un revolver à la main. Petit, ouvrez la fenêtre, faites signe aux inspecteurs de monter. Il est temps !

— Mais qu'ai-je fait ? ça ne va pas se passer comme ça ! fit l'homme.

— Oui, cause toujours, répliqua M. Petitvillain, comme si je ne savais pas que tu as le diamant bleu dans un coin de ton individu.

— Moi, le diamant... quel diamant ?

— Au commissariat et en vitesse, interrompit mon maître s'adressant cette fois aux trois solides agents qui venaient d'apparaître.

Pendant que, non sans tumulte, s'accomplissait l'arrestation, je demandai à M. Petitvillain :

— Mais comment avez-vous su...

— Très simple. Il fallait préalablement repérer le gîte ; il fallait ensuite savoir qui l'occupait. Sous des aspects divers, j'ai hanté cette *Agence Immobilière* et étudié mes deux gars que je connais de longue main pour deux *internationaux* de marque. Mais, des deux, qui avait le diamant ? Le plus cossu, le plus impérieux, sans aucun doute. Où le cachait-il ?

— Dans sa canne ! Dans cette canne qu'il gardait près de lui... Je comprends tout !

— Vous ne comprenez rien, dit franchement mon maître. Vous raisonnez comme l'autre type qui, alerté par le coup de téléphone — coup de téléphone lancé par mes soins : la maison est surveillée, débinez-vous ! — s'arrangea pour s'enfuir avec la fameuse canne. Si cette canne avait, comme le pensait le complice et comme vous le pensiez vous-même, dissimulé quelque chose de précieux, croyez que le gros gaillard aurait su la reconquérir. Cette canne, mon petit, c'était le trompe l'œil et l'attrape-nigaud...

Il conclut, avec un sourire ironique : — Sauf, le respect que je vous dois !

Détective ASHELBE
Professeur à l'École de
Psychologie et
à l'Institut Technique de
Criminologie.

(A suivre)

TRUQUAGES, ERREURS ET COMBINES DU SPORT

par C. A. GONNET

OU VA LE SPORT ?

L est évident que nous arrivons à une impasse. Il n'est pas possible de concevoir la durée d'un état de choses sans précédent : L'effort désintéressé d'hommes jetant des centaines de mille francs dans une caisse. Il y a disproportion choquante entre les risques courus et l'absence totale de rémunération. Surtout lorsqu'on n'est point sans ignorer certaines dépenses abusives des grands argentiers.

Le problème « amateurisme pur » est donc à peu près résolu : résolu dans le sens négatif.

Demain ne sera pas à l'athlète vêtu de blanche hermine.

Certes, il sera toujours des sportifs, pour ne rien accepter : ceux qui entendent conserver leur indépendance, ceux dont la situation matérielle ne justifiera pas un défraiement, ceux qui tiendront à rester en marge de toutes combines.

Mais ils seront des exceptions.

Le sport amateur aura vécu, d'ici quelques années, pour tout ce qui porte un nom, et possède une valeur.

Sous quelle forme ? Amateurisme déguisé comme aujourd'hui ? Ou professionnalisme avéré, officiel ?

Je pencherais pour la deuxième hypothèse. Car l'amateurisme marron n'est pas sans inquiéter les teneurs de bourse. L'exemple que j'ai cité, d'une équipe exigeant de plus en plus à mesure que l'heure du match approchait, est de nature à faire réfléchir les démons tentateurs. Où s'arrêtera-t-on, dans cette voie ? Quelles raisons, quelles nécessités de s'en tenir à tel chiffre, plutôt qu'à tel autre ? La pente est longue et glissante. En bas, c'est le gouffre de la faillite.

Tandis qu'une situation bien claire, bien ferme, bien avérée... Un tel ? On lui offre tant, par mois, par saison, ou par année... Cela ne lui suffit pas ? Il s'en va ailleurs, s'il croit trouver mieux. On assiste, de club à club, comme en Angleterre, à des transferts sensationnels. Les groupes, les équipes se vendent des joueurs ou en échangent. Mais « l'objet du délit », l'athlète, est toujours rémunéré pour une somme fixe, qu'il n'a pas le droit d'outrepasser. Il devient, somme toute, l'employé d'un patron. Et c'est la vraie formule.

Est-ce que — dira-t-on — cette manière de faire ne sera pas sans détourner le public des stades ? Nous ne le pensons pas. En Angleterre, nous avons un exemple

Pour « lever le pied » plus vite...



Cette chaussure à ressorts que vient d'inventer l'ingénieur allemand Slier, sera certainement adoptée par tous ceux qui n'ont pas la conscience tranquille... à moins que la police n'acquiesce l'exclusivité du brevet.

sous les yeux : le football professionnel. Les « pros » britanniques amènent à leur finale de coupe des foules de cent mille personnes.

Leurs moindres gestes sont commentés. Des paris sont faits sur leurs formes sur la victoire finale, sur le nombre de buts.



Frantz REICHEL,
le tribun de l'amateurisme intégral.
Le sport peut évoluer ; lui n'évoluera pas...

Où trouver, en Amérique, homme plus populaire que Babe Ruth, le célèbre joueur de base-ball ? Suzanne Lenglen a-t-elle perdu de sa notoriété au jour où elle passa professionnelle ? Pas le moins du monde.

Le sport ne mourra pas. Il est ancré dans l'esprit des foules. Il fait partie de la vie moderne, de l'éducation de tout adolescent. Il correspond à une nécessité. Celle de se défendre et vivre, parmi la fièvre de l'existence moderne. Mais il se modifiera profondément. Il perdra de son esprit de dévouement, de sacrifice. Il sera un métier en marge d'un autre métier. Un délassément utile, entouré en raison des dangers d'accident qu'il comporte — de toutes garanties désirables.

Mais direz-vous, il n'y aura plus de lutte ! Finie, l'ère des luttes loyales...

Ne le croyez point. Lorsqu'est en jeu une valeur commerciale d'individu, il n'y a plus de « combine » possible. Les « pros » anglais du football, ou gallois du rugby, se livrent les plus sévères, les plus sincères batailles que l'on puisse imaginer. Ils sont d'ailleurs contraints, tout comme des acteurs applaudis, d'être en forme. On tolère une défaillance, lorsqu'il s'agit d'amateurs : on a le droit de siffler lorsqu'on assiste à un mauvais spectacle de professionnels. Dans n'importe quel métier, mît-il en jeu des efforts musculaires ou intellectuels, la « forme » est l'élément le plus puissant du succès ; et l'émulation fait faire des miracles.

Nous assisterons donc à une évolution. Prochaine : trois ou quatre ans, sans doute. Peu souhaitée par les athlètes eux-mêmes, qui tiennent à leur auréole d'amateurs, fût-elle de carton doré, elle deviendra, pour les dirigeants, nécessité et garantie.

Enfin, elle permettra au fisc, toujours à l'affût de bénéfices que lui échappent, de percevoir sa dime sur les efforts du stade. Ce qu'il ne peut se permettre actuellement en l'absence de pièces officielles et de preuves.

Un professionnalisme avoué... Sans doute, mais qui ne prendra pas le caractère d'exclusivité que l'on pourrait supposer.

Car il ne faut pas s'imaginer que les athlètes qui voudront vivre de leurs muscles pourront facilement amasser les rapides fortunes que leur imagination rêva.

Ils seront obligés, pour la plupart, d'avoir un autre métier. C'est à la fois urgent et moral. Ainsi ne risqueront-ils pas de devenir des dévoyés. Et — trentaine survenue — ils pourront tout tranquillement oublier que leurs aptitudes physiques auraient pu leur permettre, quelques années encore, de jouer les « seconds plans ». Ils sauront s'en aller en beauté, parmi l'auréole de leurs succès, et reprendre l'outil où la plume.

Il faut souhaiter, justement, que le sport ne nous vaille que ces demi-professionnels. Passer de l'état de fait d'aujourd'hui à une solution plus crâne, plus élégante, c'est tout ce que le public réclame. On peut lui accorder cette satisfaction.

FIN



François Derues.



ux dernières leurs du bûcher qui, le 6 mai 1777, en place de Grève, consume le corps broyé de François Derues, l'empoisonneur, tandis que la populace s'arrache avec mille cris les ossements calcinés, les cendres du supplicié, pour vendre ces porte-bonheur au plus offrant, la légende s'empara du monstre, dont le procès a fait frémir la France entière...

Une complainte court la ville... son nom se transmet avec une sorte d'horreur craintive... mort, il continue d'exercer ses ravages : avant lui, le poison n'appartenait qu'à la noblesse ; il l'a mis à la portée du plus humble roturier ; avant la nuit du 4 août, il a conquis ce privilège ! Il est une étape dans l'histoire criminelle.

Avec ce petit bourgeois du Marais, l'arsenic s'éloigne du boadoir élégant de la Marquise ; il sort tout simplement de l'officine du droguiste et se jette sans façon dans le déjeuner du matin ou le plus simple potage...

La Brinvilliers, Sainte-Croix, vous n'êtes plus que des souvenirs !

Le poison rôde maintenant, familier, dans les intérieurs modestes ; femmes et maris s'en servent réciproquement pour mettre fin à leurs unions insupportables... On s'en sert aussi à l'office : la servante d'un procureur au Châtelet assaisonne d'un peu de poudre blanche le bouillon de son maître ; neuf personnes sont empoisonnées... A Amiens, une jeune veuve embarrassée par ses quatre enfants les fait disparaître de cette façon l'un après l'autre... Les voleurs de grands chemins, qui infestent la région de Fontainebleau et de Melun portent dans leurs sacs l'opium qui leur permettra d'endormir, dans les cabarets, les consommateurs pour mieux les dépouiller ensuite. Partout, le poison s'insinue... une sorte de terreur prend le pays ; on se méfie de son voisin... on en parle tant que les cerveaux les plus faibles s'égarant ; une malheureuse se croyant accusée devient folle et se jette par la fenêtre d'un troisième étage... Le roi prend des mesures terribles contre ce crime ; sa « Déclaration concernant les empoisonneurs », du 14 mars 1780, édicte les supplices nouveaux, aggravés, que devra subir le condamné...

A l'origine du mal, et cela n'est pas douteux, ainsi que l'a justement noté dans un ouvrage remarquable, M. Georges Claretie, se profile l'ombre grimaçante d'Antoine-François Derues.

Un jeune chenapan

Il naît à Chartres en 1741, de petits commerçants. Orphelin à trois ans et recueilli par un oncle, on assure que dès son plus jeune âge, il manifeste ses mauvaises dispositions : ses cousins l'ayant surpris en flagrant délit de vol, décident de lui infliger un châtiement humiliant : le petit Antoine, les pieds liés, la tête en bas est sérieusement fouetté.

Après quoi, ses « juges » tout essouffés l'ayant délié, le fripon éclatant de rire à la cynisme de se moquer d'eux : « Vous être fatigués et moi je ne le suis pas... »

Les larcins continuant, l'oncle se lasse de l'enfant ; il le place à Paris, chez un épicier de la rue d'Artois ; le commerce de l'épicerie a pour le jeune Derues un bien grand attrait :

« Si on en veut à quelqu'un, n'est-ce pas, rien n'est plus facile de s'en défaire qu'en mêlant adroitement dans la soupe, les fricassées ou dans le vin, de l'opium, du sublimé et autres « drogues semblables... »

Il tient ce singulier discours à la femme de l'épicier.

« Misérable, si vous répétez ces horreurs, je vous fais chasser par mon mari... »

Il quitte la rue d'Artois, pour la rue St-Victor, change de boutique, mais non point de commerce, et sous les ordres d'une veuve, devient garçon de magasin... il a 26 ans ; il lui reste dix ans à vivre, mais à partir d'aujourd'hui il ne perdra pas son temps. Il est d'une piété exemplaire et qui touche la veuve ; au cou, deux scapulaires sont accrochés, celui de Jeanne de Chantal et de saint François de Sales ; pendant le carême de 1769, il couche sur la paille... Pour entendre plus commodément l'office, il loue un banc à Saint-Etienne-du-Mont...

Tout le monde l'aime, il est si simple, si doux ; les mauvais instincts de l'enfant terrible qu'il était à Chartres, autrefois, ont disparu... Voici le plus honnête garçon que puisse compter la corporation des Epiciers parisiens...

M. Derues, épicier-droguiste

En trois années, il trouve le moyen d'économiser suffisamment pour acquérir le magasin... Il convient de dire que le niveau de l'huile baisse curieusement dans les jarres, que les caisses de savon se vident, que la canelle disparaît comme par enchantement... mais il y a de gros rats dans les caves et les gros rats sont voraces...

Établi, il épouse Marie-Louise Nicolais, fille d'un « bas-officier » d'artillerie, devenu carrossier à Melun... Il raconte partout qu'il fait un « beau mariage » ; la fiancée n'est point riche cependant : ses linges et hardes valent 1.000 livres, pas davantage, mais elle apporte, à défaut d'espèces sonnantes et rébuchantes, un bel héritage en perspective, ou plus exactement le neuvième dudit héritage.

C'en est assez pour ouvrir aux yeux encore clignotants, de l'épicier de la rue Saint-Victor d'étonnantes, de merveilleuses perspectives... Ancêtre d'une lignée d'escrocs, Antoine-François Derues a inspiré directement l'inoubliable Thérèse

LA VIE MONSTRUEUSE DE FRANÇOIS DERUES

Une étape dans l'histoire criminelle :

Le poison mis à la portée du plus humble roturier.

Humbert... Le procédé n'est pas nouveau : Derues en use avec une surprenante habileté. L'héritage provient d'un oncle de la jeune épouse, le chevalier Jean Despeignes-Duplessis, seigneur de Candeville, Herchies et autres lieux en Beauvoisis, gentilhomme campagnard vivant dans ses fourrés, comme un vieux sanglier ; un matin de novembre 1770, on l'a trouvé dans sa chambre, écroulé sur le plancher, les lèvres sanguinolentes, la poitrine trouée d'une balle... Crime ou suicide ? L'enquête ne fit rien découvrir... La liquidation de succession traînait.

Derues met à profit ces lenteurs judiciaires et tout son plan, désormais, est de faire miroiter le magnifique héritage pour réaliser ses escroqueries... Il se targue, par ailleurs, de ses ascendances : le fonds de la rue Saint-Victor est vendu ; il déménage, s'intitule « ancien négociant », traverse la Seine et vient habiter rue des Deux-Boules-Sainte-Opportune, tout près de St Germain l'Auxerrois. Le droguiste-épicier n'est plus : on ne connaît désormais que messire Desrués de Bury et dame de Nicolai. Un grattage opéré sur le contrat de mariage a fait disparaître l's qui départait le nom de la fille du carrossier ; ce tout petit changement fait d'elle une Nicolai, un des premiers noms du royaume...

Rue Sainte-Opportune, Messire Derues de Bury, qui a pris le prénom de Cyrano — pour quoi ? — fait, en cachette, le métier d'usurier : s'il reçoit beaucoup de débiteurs, par contre, les créanciers ne manquent pas, et aussi les huissiers, les porteurs de contraintes, sommations et autres exploits.

Ah ! que de tracas donnent « les affaires », gémit le bon rentier ; il est habile, insinuant, il

Renseignements pris, il est exact que M. Cyrano Derues de Bury a une créance successorale incontestable... M. de Lamotte s'en félicite : certes, il aurait préféré compter tout de suite ses cent trente mille livres, mais il n'y a pas d'inquiétude à avoir : l'héritage de l'oncle Duplessis est sérieux.

Derues rentre à Paris : au même instant, comme s'ils étaient avertis de ses projets grandioses, tous ses créanciers fondent sur lui : c'est une avalanche de « grosses », de procès verbaux de saisies, de contraintes, d'exploits divers.

Qu'importent toutes ces misères ! au coin du feu, dans son nouveau logis de la rue Beaubourg, il évoque les tourelles du Buisson-Souef, le parc aux beaux ombrages, la douceur des champs, l'Yonne coulant entre les grasses prairies : la fièvre le prend, il écrit, il dessine...

L'arbre généalogique des Derues de Bury, dont les rameaux s'enchevêtrent dans celui de Nicolai pour atteindre les branches de la famille de Candeville, apparaît peu à peu sur le parchemin... il écrit, encore, efface, gratte : c'est le contrat de sa femme dont il veut bien faire — par sa seule volonté — une Nicolai...

Le temps presse : il faut se décider. Derues dresse son plan : il va l'exécuter à la lettre, dans son abominable précision.

Madame de Lamotte arrive à Paris

La venue à Paris de M^{me} de Lamotte, appelée par les études de son fils facilite ses desseins criminels. La châtelaine du Buisson doit profiter de son voyage pour en terminer avec la vente du domaine : M. de Lamotte lui a donné, à cet égard, une procuration très étendue. Derues le sait et va en profiter.



Antoine François Derues, « empoisonneur de dessein prémédité », mis à mort le 6 mai 1777. (Gravure de l'époque).

convainc presque les officiers ministériels qui assiègent sa porte et, le plus souvent, s'en vont sans avoir rien reçu que de bonnes paroles et des promesses.

Derues a trente-six ans : il aime son intérieur, où il se calfeutre, coiffé de son légendaire bonnet de coton, vêtu de sa robe de chambre blanche, aux ramages fleuris, soignant ses jacinthes qu'il aime tant... Un sourire glisse sur ses lèvres minces, et ses yeux sombres, tour à tour doux et cruels, ont une étrange fixité.

Il est temps de frapper un grand coup... le petit rentier est sur la piste d'une merveilleuse affaire : il va y consacrer une année de soins, de préparations minutieuses, tout ce qu'il peut avoir d'intelligence et de perversité.

Le château du Buisson-Souef

M. Etienne Saint-Faust de Lamotte, ancien écuyer du roi, désire vendre le domaine qu'il habite près de Villeneuve-sur-Yonne, la seigneurie du Buisson-Souef. C'est un bel ensemble de 1.092 arpents « se joignant et se tenant »... Le châtelain compte se fixer à Paris avec son épouse, Marie-Françoise Perrier, fille d'un riche drapier de Reims, pour y surveiller l'éducation de son fils Pierre. M. de Lamotte s'adresse à un de ses vieux amis M. Jolly, procureur au Châtelet ; M. Jolly connaît Derues, pour le compte de qui il a opéré quelques recouvrements de créances... Il présente le rentier à l'ancien écuyer royal. L'affaire est rapidement ébauchée : Le maître du Buisson-Souef prie Monsieur Cyrano de Bury de lui faire la grâce de venir visiter son domaine.

Derues part pour Villeneuve-sur-Yonne accompagné de son notaire ; il entend faire les choses avec circonspection. M. de Lamotte pratique la plus exquise hospitalité : cajoleries intéressées, peut-être ? pendant dix jours, le châtelain, son hôte et le notaire parcourent les terres, le Buisson-Souef en entier et ses dépendances, la Grange-Flandre, le grand et le petit Liquando, le marchais des Saulles, la Sablonnière, la vallée des Chevaliers. Les récoltes s'annoncent superbes, les arbres chargés de fruits, le gibier abonde ; dans les marais et les eaux vives glissent les tanches, les belles carpes et les brochets...

Le modeste rentier de la rue des Boules-Sainte-Opportune va connaître enfin le bonheur : il le touche, le château du Buisson-Souef est à lui... pas encore : il ne manque que de payer le prix, 130.000 livres... Bagatelle ! il suffit de chercher pour trouver.

« La succession de mon oncle par alliance, feu Duplessis de Candeville n'est pas encore liquidée... il doit me revenir 250.000 livres... »

Il faut qu'il ait sous la main sa créancière : après, le Destin décidera... Il écrit donc au mari qu'il se jugerait outragé si M^{me} de Lamotte habitait à Paris ailleurs que sous son toit. M. de Lamotte refuse par politesse... La châtelaine débarque du coche de Montereau : Derues l'attend... d'autorité, il la conduit chez lui... elle accepte... il est aux petits soins...

Son idée fixe : garder le château sans verser les 130.000 livres. Comment s'y prendre ? Il n'y a qu'un moyen : faire un paiement fictif, fabriquer un reçu de la somme, qui constaterait le règlement total... ensuite, se débarrasser de M^{me} de Lamotte et du fils, qui venait souvent voir sa mère, rue Beaubourg... On expliquerait leur absence : M^{me} de Lamotte avait eu, jadis, des aventures. Un galant ne l'aurait-il pas enlevée, et avec elle l'enfant, et avec l'enfant le prix du château... ?

Derues, lui, justifierait du paiement et le Buisson-Souef lui reviendrait de droit, sans contestation possible...

M^{me} de Lamotte ne donnerait jamais plus de ses nouvelles : on est si tranquille avec les morts ! Le petit homme se trotte les mains : « bien joué, bien joué !... » il se penche sur ses chères jacinthes et en aspire violemment le parfum...

La cave du Pot d'Étain

Le 16 décembre 1776... dans la ruelle de la Mortellerie, près de l'Hôtel de Ville, à deux pas du quai des Célestins, une enseigne se balance au-dessus d'une petite porte « Au Pot d'Étain »... à côté, cot écrivain : « cave à louer »

Derues s'approche de la boutique, qu'exploite le propriétaire de l'immeuble, veuve d'un ancien greffier au Châtelet.

« Quel est le prix de la cave ? »

« Cinquante livres par an... Mais elle est belle. »

De fait, l'emplacement est vaste ; une sorte d'alcôve, recouvert, permet d'y placer de nombreuses barriques... Derues, de sa canne de jais pâle, à pommeau d'or, tâte le sol : la terre est souple, facile à remuer, la canne s'y enfonce... les murs, sont épais.

« Je vous la loue... Dans quelques jours, j'apporterai mon vin : c'est un vieux Malaga qui a besoin d'être tenu au frais... il est entreposé au port de la Rapée... ici, il sera parfaitement bien. »

Derues remet douze livres et reçoit en échange une quittance au nom qu'il s'est attribué : « Ducoudray », seigneur de paroisse dans le Beauvoisis.

Je vais composer une petite médecine

M^{me} de Lamotte, depuis quelques jours, ressent d'étranges douleurs... brûlures à l'estomac,



La femme de l'empoisonneur.

migraines... sans doute, l'air de Paris ne convient-il pas à son tempérament, après tant d'années passées au grand air ?... On est aux derniers jours de janvier : le 30, la malade a des vomissements prolongés, ses amis s'inquiètent.

« Ce n'est rien, dit Derues — je vais lui composer une petite médecine qui la remettra sur pied... »

« Jeanne (la servante) la fera chauffer au bain-marie »

Le lendemain matin, à l'aube, la soubrette apporte la médecine que lui a remise son maître, fort expert — chacun le sait — à manier les drogues. Derues congédie tout le monde : sa femme et la servante doivent aller à Montrouge pour une course urgente...

Il veille sur la malade : il ne la quitte pas des yeux ; elle a l'air de dormir et ronfle très fort... Vers le soir, Pierre de Lamotte vient prendre des nouvelles de sa mère : il veut la voir à tout prix...

« Une seconde seulement », dit Derues.

Et prenant le jeune homme par la main, il le conduit sur le seuil de la pièce.

« Vous voyez, elle dort... ne la réveille pas... L'enfant se retire ; il est triste... »

Derues se met à table, sa femme arrive de Montrouge ; un vieil ami de la famille, Bertin, s'est invité sans façon. A tout instant, le maître de maison s'excuse :

« La malade m'appelle ! »

On l'entend vider les seaux... une odeur épouvantable se répand à travers toutes les pièces de l'appartement...

Il rentra tout joyeux :

« Ça va bien ! Ça va très bien ! la médecine fait un effet étonnant... décidément, il n'y a personne comme moi pour soigner les malades ! »

On ne doit pas entrer dans la chambre de M^{me} de Lamotte : il faut maintenant la laisser se reposer...

Le lendemain matin, Derues éloigne sa femme de la maison en lui donnant diverses commissions à faire... il éloigne aussi la servante... il est seul, chez lui, avec M^{me} de Lamotte, qui est morte hier soir, vers les neuf heures.

La médecine a eu « un effet étonnant », comme disait le misérable... Et la châtelaine du Buisson-Souef repose pour l'Éternité !...

Pour faire disparaître le cadavre, tout a été prévu : quelques jours auparavant, chez un brocanteur de la rue Saint-Antoine, Derues a acheté une grande malle de cuir poillé : les parois intérieures sont garnies de foin pour que le corps ne ballote pas... Il approche du lit le sinistre coffre : mais le cadavre est terriblement lourd et Derues est chétif. Impossible de le soulever. Alors, il tire les draps pour l'amener à lui, « le faire couler » comme il dira dans son interrogatoire... M^{me} de Lamotte tombe sur le foin... il rabat le couvercle, referme la porte de l'appartement et s'en va, dans la rue, chercher un commissionnaire.

Il dépose la malle chez une amie de sa femme pour deux ou trois jours... Puis, avec l'aide d'un charbonnier du vieux Port Saint-Paul et d'un porteur d'eau, il se dirige vers la ruelle de la Mortellerie, où se trouve sa cave.

Il règle les portefaix, embauche sur la place de Grève un compagnon maçon sans travail...

« Veux-tu me faire de la besogne ? »

« Pourquoi donc ? »

« Creuser un trou dans ma cave. J'ai du vin à y mettre en bouteille et rien n'est plus propre à le conserver que de l'enterrer. »

« Entendu, dit l'homme, je vais chercher mes outils. »

Toute la matinée, le compagnon creuse, peine : la terre est plus dure qu'on ne pensait... enfin, après quatre heures de travail, un trou énorme est formé : cinq pieds de long, trois de large, quatre de profondeur.

« Mon vin sera bien au frais... je l'enterrerai moi-même... »

Et Derues remet trois livres à l'ouvrier.

Le soir vers les neuf heures, un voisin aperçoit le nouveau locataire sortir de sa cave, une chandelle à la main : il est frappé de la pâleur de ses traits...

«... Je viens de travailler », lui dit Derues.

Et de fait, les habitants de la paisible maison du Pot d'Étain ont été surpris d'entendre un bruit sourd, prolongé : on dirait des pelletées de terre que l'on jette... Un chien aboie ; il gratte à la porte de la cave et renifle furieusement.

Derues est bien tranquille désormais ; il fait ses préparatifs de départ, expédie au Buisson-Souef la vaisselle dans la grande malle qu'il a ramenée du Pot d'Étain, envoyant ainsi à M. de Lamotte le cercueil de sa femme.

Il ne retourne plus dans son sinistre local : il a offert deux bouteilles à son aimable propriétaire... cette cave est décidément parfaite ; son « vin de Malaga » est au frais et nul endroit ne pouvait mieux convenir à Madame de Lamotte pour reposer à quatre pieds sous terre.

Au tour de l'enfant

La première partie du plan avait été admirablement exécutée ; restait la seconde : empoisonner le fils, qui s'alarmait certainement de l'absence inexplicable de sa mère.

Derues lui raconte que M^{me} de Lamotte est allée à Versailles lui acheter une charge.

Le Mardi-Gras, après le spectacle de la foire

Saint-Germain, Derues donne lecture au jeune homme d'une lettre de sa mère :

— Elle m'a enfin écrit, lui dit-elle. Elle te demande à Versailles. Nous irons ensemble, demain. Je veux t'y conduire moi-même....

Le lendemain est le Mercredi des Cendres. Pierre arrive de très bonne heure, rue Beaubourg. C'est Derues lui-même qui prépare son chocolat ; le jeune homme a des vertiges, des nausées, il digère mal le chocolat.... on arrive à Versailles et l'on descend à l'auberge de la *Fleur de Lys*, avenue de Sceaux. Le pauvre Lamotte n'en mène pas large : il a vomi tout le long de la route, tremble de tous ses membres, il est glacé.... l'aubergiste ne veut pas le loger : il redoute la petite vérole, mais donne l'adresse d'un brave tonnelier qui loue des chambres rue de l'Orangerie, tout près du cimetière, dont on aperçoit le mur, à l'extrémité de la rue Saint-Honoré.

Le malade se met au lit....

....Si le jeune homme demande sa mère, précise Derues à la femme du tonnelier — vous lui direz qu'elle est arrivée et qu'elle est même venue le voir. Il est souffrant et il faut lui éviter tout souci.... Mais la médecine que je vais lui faire le guérira....

En deux jours, Pierre de Lamotte a terriblement changé : il n'est plus que l'ombre de lui-même. La logeuse une brave femme, en est bouleversée. Elle le montre à Derues.

— Certes, il est bien bas, mon neveu, Madame.... mais aussi, il est puni par où il a péché.... il est tout pourri.... C'est le châtimement de ses fautes.... il faut appeler un prêtre....

Un vicaire de Saint-Louis arrive au moment où le malade vient de rendre l'âme. Il est onze heures du soir. A genoux, près du lit de sangle, son « oncle » récite la prière des morts ; de longs sanglots le secouent.

Le décès est déclaré à la paroisse Saint-Louis et l'acte mortuaire dressé au nom d'Antoine Beaupré, fils de Jacques Beaupré, de Commercy.

Pierre de Lamotte est inhumé à Versailles.

La seconde partie du plan est réalisée : Derues rentre à la rue Beaubourg.

La plainte

Cependant M. de Lamotte s'inquiète... depuis longtemps, il n'a pas reçu de nouvelles de sa femme. Certes, Derues le rassure : « Tout est fini. J'irai vous voir avec M^{me} de Lamotte, mais ne vous attendez pas pour le Carnaval, malgré notre bonne volonté ».

D'autres lettres suivent : on informe le châtelain que son épouse est partie en voyage pour acheter une charge à son fils.... Qu'est-ce que cette étrange histoire ?

M. de Lamotte a de sombres pressentiments : il accourt à Paris, apprend que Derues aurait remis les 130.000 livres à sa femme, que celle-ci a été aperçue pour la dernière fois à Versailles....

Tout ce récit lui semble louche : le 4 mars 1777, à la tombée de la nuit, M. de Lamotte se présente devant M^e Mutel, commissaire au Châtelet.

— Je viens, dit-il, déposer une plainte dont j'ai parlé hier à M. Lenoir, lieutenant-général de police. J'apprends que Derues a des créanciers nombreux ; il est donc peu probable qu'il ait pu payer à ma femme la somme de 130.000 livres.... Le silence de mon épouse et de mon fils m'inquiète.... J'ai peur qu'il ne leur soit arrivé les accidents les plus funestes....

Le commissaire Mutel convoque Derues et lui demande d'indiquer l'origine des 130.000 livres.

— Je les ai empruntées à M^e Duclos, avocat. Il est prouvé que la réponse est mensongère : sur le champ Derues est mis en état d'arrestation et écroué au Fort-l'Évêque.

Des présomptions redoutables pèsent sur le récent acquéreur du Buisson-Souel... mais tant qu'on ne trouvera pas un cadavre, sa culpabilité demeure incertaine....

Le bruit se répand dans le public que M^{me} de Lamotte a dû être enterrée.... la propriétaire du *Pot d'Étain*, ne voyant plus revenir chez elle le singulier locataire, qui aimait tant le vin de Malaga fait une déclaration au Châtelet....

Le 18 avril 1777, dans la cave de la rue de la Mortellerie, une perquisition est effectuée.... M. de Lamotte, qui y assiste, s'évanouit lorsque apparaît sous les pioches, le corps de la malheureuse, avec sa coiffe de nuit, sa chemise blanche, son serre-tête rouge et blanc....

Derues ment avec effronterie, sottement : il nia avoir loué la cave ; la propriétaire le reconnaît bel et bien. Il affecte même de ne pas reconnaître le corps.... Enfin, pressé par l'évidence, il convient que M^{me} de Lamotte est morte chez lui le 21 janvier à la suite d'une médecine et que pour s'en débarrasser il l'a fait porter dans une malle....

— Et mon fils ? s'écrie douloureusement M. de Lamotte.... Derues explique qu'il est mort à Versailles, d'une indigestion.... on exhume le corps de Pierre.

L'autopsie des deux cadavres révèle la présence à haute dose d'arsenic et d'opium.

M^{me} Derues, qui sur l'ordre de son mari a rédigé de faux billets à ordre pour faire croire à la réalité du paiement est arrêtée.

Le Supplice

Le 30 avril 1777, le Châtelet rend sa sentence : Derues est condamné à « la peine de l'amende honorable devant la principale porte de Notre-Dame ; puis il sera mené sur la place de Grève pour avoir sur l'échafaud qui y sera dressé à cet effet, les bras, jambes, cuisses, et reins rompus vifs par l'exécuteur de la haute-justice, et à l'instant jeté dans un bûcher ardent, pour y être son corps, réduit en cendres et ses cendres jetées au vent.... »

Le 5 mai, le Parlement confirme la sentence. Le lendemain, Derues est livré au bourreau.

On le soumet à la question extraordinaire : à quatre reprises, les coins s'enfoncent dans ses chairs ; il n'avoue pas, son seul crime, dit-il sur l'échafaud, est d'avoir enterré dans sa cave d'une façon peu convenable Madame de Lamotte. C'est le système de défense qu'il a adopté successivement devant le Châtelet et le Parlement.

Deux ans plus tard, la Tournelle condamne à la détention perpétuelle la veuve Derues. Pour sauver son mari, on le sait, elle a rédigé un faux ; mais à n'en pas douter, n'a participé à aucun des crimes... Sa faute ne justifie pas le châtimement.

Après treize années passées à la Salpêtrière, au milieu des folles, elle périt le 4 septembre 1792 égorgée par la bande des massacreurs....

Innocente, elle est la troisième victime de Derues.

Jacques MOURIER.

DÉTECTIVE - CINEMA

LES AILES



Une des scènes les plus impressionnantes de ce très émouvant et très beau film de l'aviation pendant la guerre.

réalisé par Wellmann, avec Charles Rogers, Richard Arlen, Gary Cooper, Clara Bow et Jobyna Ralston.

Jack et David aiment tous deux Sylvia et, en conséquence, ne s'aiment pas l'un l'autre. Mais Sylvia n'aime que David. C'est Mary, la voisine de Jack, qui aime Jack. Et il ne s'en aperçoit pas. 1917 arrive ; les deux garçons s'engagent dans l'aviation, et le hasard, qui fait si bien les choses, les met face à face aussitôt. Un bon match de boxe improvisé où chacun prouve à l'autre qu'il a du cran, et les voilà amis. Viennent les premières épreuves des camps d'aviations, puis les premiers combats, avec les dangers communs, la solitude partagée : ces forces profondément resserrées des liens que rien désormais ne saurait défaire.



Charles Rogers et Clara Bow.

Pourtant, un jour, à propos de Sylvia, une discussion naît, s'enfle, une querelle éclate. Voici Jack dressé, le regard mauvais, devant David qui, lui, sachant que Sylvia aime en réalité, souffre de ne pas pouvoir apaiser cette douloureuse dispute par une explication qui éclairerait trop cruellement son ami.

C'est un ordre de vol qui met fin à la discorde. L'escadrille dont les deux garçons font partie doit rechercher le combat avec l'ennemi. Jack s'envole, sans un regard pour son ami, qui décolle à son tour, le cœur désolé.

Combat (un combat merveilleusement réalisé). Jack se multiplie, fait prouesse sur prouesse. David se trouve soudain isolé ; et un avion ennemi

VICTOR LLONA

LA CROIX DE FEU

(LE KU-KLUX-KLAN)

Un saisissant roman qui met le lecteur aux prises avec la redoutable société et lui fait vivre des heures d'indicible angoisse.

Du même auteur :

Les Pirates du Whisky

Chaque volume. 10 fr. Edit. Baudinière

27 bis, R. du Moulin-Vert, PARIS

qui s'acharne sur lui le descend. Il n'est cependant pas tué, et réussit à se sauver dans des marécages, parvient même auprès d'un camp d'aviation allemand....

Jack, ayant totalisé un bon nombre de saucisses incendiées et d'avions descendus, retourne à sa base. Mais un appareil ennemi est sur son chemin, qui se dirige vers l'arrière français. Jack s'élance, engage le combat. Surprise : l'ennemi ne tire pas, ne riposte pas, continue de fuir loin de ses lignes. Enfin, touché à mort, il s'abat parmi les ruines d'un village. Jack atterrit aussi. Une femme restée dans sa maison croulante l'appelle : Venez voir l'aviateur que vous avez descendu : il va mourir. Jack s'approche, se penche.... c'est David ! David qui a pu s'emparer d'un avion allemand et qui tentait de rejoindre le camp. David que Jack a pourchassé, criblé de balles, tué enfin. Les deux garçons, celui qui va mourir et celui qui pleure, retrouvent leur amitié dans la douleur ; et David en souriant à son ami s'arrête de respirer....

A l'armistice, Jack trouvera les parents de David et Sylvia endeuillés, et trouvera Mary qui l'attendait.

— Excellent film de guerre. Surtout pour un film américain : enfin la guerre n'y est pas représentée à la blague, avec des paysannes françaises déguisées en commères de revues, et de valeureux soldats yankees qui, tués par les obus, ressuscitent à la fin pour laisser le spectateur sur une bonne impression. La réalisation est fort belle. De nombreux passages sont très impressionnants. Et la scène de la mort de David atteint à la plus haute émotion, magnifiquement jouée par Richard Arlen (David) et surtout Charles Rogers (Jack).

Philippe HERIAT.

Dans notre Bibliothèque

L'AGENCE BARNETT ET Cie (1)

Une nouvelle incarnation d'Arsène Lupin. — Le sympathique « gentleman cambrioleur » n'est plus tout à fait un jeune premier. Comme ces fonctionnaires qui, lorsque l'heure de la retraite a sonné, se ménagent une agréable sinécure, Arsène Lupin, las d'un métier qui n'est pas sans risques et sans déboires, a décidé de ne plus courir après les affaires et d'attendre la fortune dans son fauteuil. Il prend l'apparence minable d'un policier privé, endosse une vieille redingote étriquée, ouvre boutique et peint une belle enseigne où s'étale cette annonce alléchante :

AGENCE BARNETT ET Cie
Renseignements gratuits

Il n'a plus qu'à laisser venir le client : les poires vont lui tomber toutes mûres dans la main.

L'inspecteur Béchoux devient son meilleur ami ; grâce à lui, Arsène Lupin-Barnett est appelé, pour ainsi dire « en consultation » dans les cas difficiles. Il a tôt fait de débrouiller les affaires les plus délicates ; avec un admirable désintéressement il refuse toute espèce d'honoraires. Mais — étrange coïncidence — à peine Barnett a-t-il découvert le voleur et mis la main sur le collier de perles ou le paquet de titres dérobé, que de nouveau, ces objets disparaissent comme par enchantement — et cette fois, Barnett se déclare impuissant à les retrouver....

Ce qui nous amuse dans ces récits ce n'est pas l'ingéniosité dont Barnett fait preuve en résolvant les problèmes qui lui sont proposés — (ces problèmes à la vérité sont d'un médiocre intérêt, dignes d'un roman policier de troisième ordre) — mais c'est l'astuce que déploie le faux détective pour obtenir une juste rémunération de ses bons offices.

On est assuré qu'il ne travaille jamais pour la gloire et qu'il « s'y retrouvera » d'une manière ou d'une autre. Alors qu'il paraît s'employer à découvrir un voleur, par simple amour de l'art, on se demande quel nouveau tour il médite.

Il lui arrive une seule fois de se montrer parfaitement désintéressé.

Lorsque Béchoux vient lui demander de l'aider à retrouver les meubles qu'on a volés à sa jeune femme, charmante actrice de music-hall, Arsène Lupin se comporte en parfait homme ; il dénonce le voleur, retrouve les meubles et sans en rien distraire, les rapporte au logis. Mais il enlève la femme....

LE VISAGE DANS LA NUIT (The Face in the Night) (2)

Un roman d'Edgar Wallace — un roman comme il en a déjà écrit une trentaine — comme il en écrira trente encore. J'ai dit dans une précédente chronique tout le bien que je pensais du *Vengeur* le meilleur ouvrage peut-être de cet auteur, malheureusement trop fécond. *Le Visage dans la Nuit* est nettement inférieur — c'est un long roman touffu et assez ennuyeux. L'auteur a le grand tort de nous laisser trop longtemps nous morfondre dans les ténèbres : lorsqu'à la trois-centième page, on se trouve encore plongé en plein mystère, on s'impatiente et on a envie, comme au théâtre, lorsque les trois coups se font attendre, de taper du pied et de réclamer à grands cris le lever du rideau.

Roger GALLOIS

(1) L'Agence Barnett et Cie, Nouvelles aventures d'Arsène Lupin, par Maurice Leblanc, Editions Pierre Lafitte.
(2) *The Face in the Night*, par Edgar Wallace ; John Long, éditeur.

Jeudi prochain lire
le règlement de notre grand
REFERENDUM-CONCOURS
Premier prix : 30.000 francs en espèces



Ce que le Capitaine
RENÉ FONCK
l'as des as français
pense

des "AILES"

Les Ailes est une évocation séduisante et grandiose de ce que fut la guerre aérienne. C'est le meilleur film d'aviation que j'ai vu jusqu'à ce jour.
Paris le 7.11.28
René Fonck

C'est un Film Paramount!

Le scandale de Scotland Yard

L'arrestation arbitraire dans Hyde Park d'un ancien ministre anglais et d'une jeune fille a déclenché une violente campagne contre les méthodes de la police de Londres

Quand l'affaire vint devant la Police court de Malborough Street, l'avocat de Miss Savage qui, malade, ne comparut pas, déclara qu'elle appartenait à une famille honorable, qu'elle était d'une conduite irréprochable et qu'elle avait un fiancé. Enfin, comme preuve décisive de la bonne tenue de sa cliente, il remit au juge, l'honorable Cancellor, un certificat médical constatant que Miss Savage était une *virgo intacta*.

Sir Léo Money n'était pas malade, lui. Il était même bien vivant et se montra un rude joueur. Il a d'ailleurs l'habitude de la lutte et de la calomnie : c'est un homme politique.

Agé de 58 ans, Sir Léo Chiozza Money fut pendant 12 ans, membre du Parlement. Il présida plusieurs commissions importantes, écrivit une vingtaine de livres remarquables sur les questions économiques et fut, pendant la guerre, ministre dans le cabinet britannique, celui de Bonar Law, croyons-nous.

Sir Money, élégant, mince et fin, monocle à l'œil, prit à bras le corps l'argumentation spécieuse des policemen et la réduisit à rien.

Marié, père d'une grande jeune fille, possesseur d'un casier judiciaire vierge, il ne cherche pas d'aventures, même amoureuses.

Si Miss Savage dont il avait fait la connaissance six mois plus tôt chez une amie commune, lui plait, c'est à cause de sa vive intelligence.

Il fit même de l'esprit : « On protège les belles-lettres, les beaux arts ; pourquoi diable, en tout bien, tout honneur, ne protégerait-on pas les jolies filles quand elles sont encore plus spirituelles que belles. »

Les juges furent convaincus. Mac Lean et George Badger, n'en menaient pas large et finalement la police fut condamnée aux dépens de l'affaire, s'élevant à dix livres sterling.

La journée fut désastreuse pour Scotland Yard. Pendant que le procès se déroulait au tribunal, l'appartement de Sir Léo Money fut cambriolé et les malfaiteurs ne furent pas retrouvés.

Le public s'amusa beaucoup. On fit, aux frais de Scotland Yard, des plaisanteries redoutables pour sa réputation. Les revuistes, les échoyeurs s'en donnèrent à cœur joie.

Deux hommes seuls ne riaient pas : Sir Money et Sir William Horwood, chef de la police.

L'ancien ministre se répandait en plaintes amères devant les journalistes et les membres du Parlement ; le chef de Scotland Yard rêvait d'une revanche.

Un débat passionné aux Communes.

Scotland Yard a ceci de commun avec toutes les polices du monde qu'elle digère mal un échec. Mais, en l'espèce, elle usa de procédés singuliers qui provoqueraient un fameux scandale en France.

Après l'acquiescement de Sir Léo Money, le ministre de l'Intérieur, Sir Johnson Hicks ordonna au chef de Scotland Yard de faire une enquête sur les agissements de la police.

Le 18 mai, M. Johnson, député travailliste, fit à la tribune de la Chambre des communes, des révélations qui provoquèrent une indignation générale.

Il raconta que le 15 mai, c'est-à-dire 12 jours après l'acquiescement de Miss Savage, celle-ci fut séquestrée pendant 5 heures dans les bureaux de Scotland Yard et soumise à un interrogatoire illégal, au cours duquel des méthodes d'intimidation et de pression furent employées, rappelant les pires pratiques des pays despotiques, des procédés inquisitoriaux des persimés.

Cinq heures durant, des inspecteurs de Scotland Yard essayèrent d'arracher à Miss Savage des détails sur la conduite de Sir Léo Money, le soir de Hyde Park.

Les révélations de M. Johnson produisirent une impression énorme sur la Chambre des communes.

Les détails scandaleux qu'il donna provoquèrent des exclamations sur tous les bancs : « Honte ! honte ! abomination ! »

Le premier ministre, M. Baldwin et le ministre de l'Intérieur manifestèrent une grande indignation et se prononcèrent en faveur d'une enquête immédiate et sévère.

Jamais la Chambre des Communes n'avait

connu un débat plus sensationnel, plus passionné. A l'unanimité, le Parlement décida de nommer un tribunal d'enquête.

Les « interrogatoires » de Scotland Yard.

Le tribunal se réunit pour la première fois, le 6 juin.

Il était composé de trois juges :

Sir John Benkes, juge à la Haute-Cour ; J. Withers, de la Faculté de Droit de Cambridge, député conservateur et M. Lee Smith, député travailliste.

Dès le début de la séance, l'avocat de Miss Savage, Sir Patrick Hasting, expliqua que sa cliente se nommait en réalité Miss Irène Savidge. Elle avait signé du nom de Savage, le soir du scandale de Hyde Park, pensant ainsi que le nom de sa famille ne serait pas traîné dans les journaux. Puis les détails furent donnés du singulier interrogatoire qu'avait eu à subir Miss Savidge.

Le 15 mai, les inspecteurs Collins et Clark, accompagnés d'une inspectrice de la police féminine, Mrs Wilds, invitèrent Miss Savidge à les suivre à Scotland Yard « pour affaire d'importance ». La jeune fille demanda qu'on lui permit d'aller prévenir sa mère. Cela lui fut refusé. Première illégalité.

A Scotland Yard, Mrs Wilds les quitta et les deux inspecteurs s'enfermèrent dans un bureau avec Miss Savidge.

Ils attaquèrent brutalement : « Pas de mensonges, hein ! ou gare à vous, gare à Sir Léo Money ».

— Depuis quand le fréquentez-vous ? Vous fait-il souvent des cadeaux ? Allez-vous ensemble au cinéma ? A-t-il l'habitude de vous tenir par la taille ?

Ils écoutèrent à peine les réponses. « Oui ! oui ! bien ! Ecrivez Clark, écrivez, mon vieux », disait sans cesse Collins.

Ah ! ce fut un singulier interrogatoire et qui, à certains moments, devint scandaleux.

Collins disait : « Allons ! mettez-vous debout ». Il mesurait la longueur de la jupe. « Asseyez-vous, maintenant ; croisez les jambes. Eh ! Eh ! jolies jambes. »

— Quelle est donc la couleur de votre jupon, car vous portez un jupon, au moins !

— Oui ! il est rose.

— Je suppose qu'il est très court.

— Pas très court.

— Montrez un peu ? Il est joli : incontestablement, Clark, il est très joli. Qu'en pensez-vous ?

Après une heure et demie d'interrogations perfides et scabreuses, ils lui offrirent du thé, s'apprivoisèrent et devinrent même familiers, l'appelant Irène, tout court et lui proposant de reconstituer la scène de Hyde Park.

Pour l'enquête, pour l'enquête, ma petite Irène.

Affolée, elle accepta. Collins lui passa un bras autour de la taille.

— C'est bien ainsi qu'avait fait Sir Money. Et son autre main, elle était sur vos genoux, sous vos jupes, peut-être ?

Miss Savidge répondit : Non !

— Etes-vous sûre qu'il n'a rien fait d'indécent, sur lui-même, avec ses mains ?

— Tout à fait certaine.

— C'est que, vous savez, nous comprenons bien des choses. Vous pouvez tout nous dire, ma petite Irène.

Cela continua longtemps sur ce ton. Le jeu amusait beaucoup les deux inspecteurs.

— Il vous a embrassé souvent ?

— Une seule fois, un baiser innocent *Just a peck*, donné en plaisantant.

Dependant le procès-verbal que les juges avaient sous les yeux et qu'avait signé Miss Savidge, parlait de plusieurs baisers passionnés. On donna lecture de ce procès-verbal, à la jeune fille. Elle le déclara faux sur plusieurs points. Elle ajouta qu'elle aurait signé n'importe quoi, le jour de l'interrogatoire, pour qu'on la laissât partir.

M. Birkett, avocat de la police dit alors : « Je suppose que vous avez montré votre jupon et vos jambes, volontairement ».

La jeune fille répliqua qu'elle avait tout fait sous le coup d'une puissante peur.

L'inspecteur Collins, interrogé à son tour,



Miss SAVIDGE.

Londres, novembre.



SCOTLAND YARD. Vous n'avez qu'à ouvrir un journal en Grande-Bretagne, pour voir deux mots dans chacune de ses pages.

C'est que les Anglais ont toujours été très fiers de leur police. Les services de recherches de Scotland Yard passaient pour les meilleurs d'Europe et souvent les gouvernements étrangers firent appel à eux pour élucider certaines affaires mystérieuses.

L'incorruptibilité de ses fonctionnaires n'était mise en doute par personne et l'on admettait généralement à l'étranger, que la police professait un respect illimité pour les libertés individuelles et la dignité des citoyens britanniques.

Cette fameuse réputation vient d'être soumise à de rudes épreuves.

Coup sur coup, plusieurs scandales retentissants ont attiré l'attention publique en Grande-Bretagne et à l'étranger sur les dessous de Scotland Yard et ont nécessité l'intervention rapide et énergique du Parlement et du Gouvernement.

A Hyde Park, un soir de printemps.

Le 22 avril dernier, à 9 h. 45 du soir, deux policemen en bourgeois, les constables George Badger et Mac Lean, se promenaient dans Hyde Park qui est, au centre de Londres, une immense prairie parsemée de ci de là de quelques bouquets d'arbres.

C'est un lieu de promenades mais c'est plus encore un endroit où tous les dimanches se tiennent des meetings en plein air, organisés par des groupements les plus divers.

Mais le soir, quand les orateurs ont remis leurs tréteaux et leurs arguments, Hyde Park modifie son aspect. Aux discours sans flammes, succèdent les tendres propos, à l'ombre propice des grands arbres. Les orateurs ont fait place aux amoureux ; les doctrines deviennent des « flirts ».

Le flirt peut aller très loin, en Angleterre, mais à la condition que ses manifestations extérieures ne s'exercent qu'en certains endroits : réunions de famille, tennis, barques couvertes sur la Tamise, taxis. Dans un parc il y est interdit.

Les deux constables étaient donc en service de surveillance spéciale, lorsque Mac Lean s'arrêta. Il avait aperçu un couple assis sur des chaises, à dix mètres de la grille, au pied d'un arbre.

— George je parie que la distance qui sépare les deux chaises n'est pas d'un pouce. On est en train de violer les lois de la décence publique. Allons voir.

Résolument, les deux hommes se dirigèrent vers les amoureux.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas, l'homme se leva.

— Que me voulez-vous ?

— Au nom de Sa Majesté, je vous arrête, répondit gravement Mac Lean.

— Vous êtes fou. Je ne suis pas un vagabond. Je suis...

— Vous avez commis un outrage à la pudeur. Suivez-nous !

Les deux policemen empoignèrent l'homme qui se défendait comme un beau diable et les menaçait des pires représailles.

— Vous tombez mal, mes gaillards. Vous verrez ce qu'il en coûte d'arrêter un honnête gentleman.

Plus docile, la jeune femme suivait sans mot dire les deux policemen qui serraient fortement les bras du délinquant.

Au poste, le prisonnier se nomma : Je suis Sir Léo Money. Le ministre de l'Intérieur est un de mes amis. Je vais lui téléphoner.

Le ministre n'était pas là mais l'affaire prenait tout de même mauvaise tournure pour les constables trop zélés.

La jeune fille, miss Savage, semblait trouver l'histoire plutôt drôle que tragique. Elle riait.

Une heure plus tard, Sir Léo Money et sa compagnie furent relâchés.



Sir WYNDHAM CHILDS

Vice-président de Scotland Yard, qui dut donner sa démission.

s'octroya d'abord un certificat de bon serviteur : « Depuis 32 ans, je suis au service de la police. Inspecteur-détective à Scotland Yard, j'ai été mêlé à plusieurs affaires criminelles célèbres. Jamais on ne s'est plaint de moi. J'ai obéi aux ordres de mon chef, Wensley, lequel avait été chargé par le procureur Sir Archibald Bodkin, de recueillir des informations sur Miss Savidge. Le président lui demanda : « Vous avez appelé la jeune fille Irène, pendant l'interrogatoire ? »

— Peut-être.

— Cela l'ennuyait ?

— Cela semblait lui plaire.

Après quoi, le tribunal délibéra. Les trois juges se mirent d'accord pour condamner ce mode d'interrogatoire mais deux d'entre eux estimèrent que Miss Savidge n'avait pas été intimidée comme elle le disait et que les inspecteurs Collins et Clark n'avaient fait que se conformer à une tradition établie à Scotland Yard.

Quelques jours après, le Ministre de l'Intérieur annonçait la démission du chef de Scotland Yard, Sir William Horwood.

L'enquête en était là, lorsqu'une nouvelle affaire scandaleuse éclata.

Nouveau scandale

Quand Hélène Adèle, femme de mœurs légères, n'avait pas d'argent pour payer son hôtel, elle venait coucher dans un garage de taxis, avec l'autorisation du gardien.

Une nuit, elle trouva dans l'auto où elle se proposait de coucher, un homme dévêtu, le constable Clayton.

Ayant, dit-il, deux heures de repos et il était venu s'étendre là ainsi que son collègue Steven.

Il fit à Hélène Adèle des propositions qu'elle repoussa énergiquement. Il devint pressant. Elle se défendit, Steven et le gardien accoururent au bruit. Hélène Adèle sauta du taxi et courut s'enfermer dans un café voisin. Elle y resta jusqu'à deux heures du matin. Quand elle sortit, Steven et Clayton l'arrêtèrent pour « scandale sur la voie publique ».

Mais la jeune femme ne se laissa pas intimider. Elle porta plainte contre les deux policiers et, grâce au témoignage du gardien du garage, les inspecteurs furent condamnés à 18 mois de prison.

Peu après — très exactement le 5 novembre — l'affaire de corruption de la brigade des jeux prit un développement nouveau. Le chef de la section de Piccadilly fut suspendu et condamné à une peine disciplinaire parce qu'on avait trouvé sur lui d'importantes sommes d'argent dont il ne put indiquer la provenance.

L'enquête a établi qu'il existait à Londres une association qui achetait le silence de la police chargée de surveiller les clubs de nuit. Huit hauts fonctionnaires de Scotland Yard vont être révoqués et le vice-directeur de Scotland, Sir Wyndham Childs vient de donner sa démission.

Le nouveau chef de la police, le général Lord Byng est entré la semaine dernière en fonctions.

On ne croit pas à Londres que votre police française commette de tels délits de justice, emploie de tels moyens de coercition et que de pareils scandales puissent jamais lui être imputés.

Mais on est fier, ici, de voir que les fautes de la police, loin d'être étouffées, sont suivies de sanctions rapidement prises et qui vont atteindre les plus hautes têtes de la police.

John BERBY.



Les deux responsables du scandale de Scotland Yard. A gauche : Le chief-Inspector Clark. A droite : le superintendant Collins.

Un moderne Sherlock-Holmes: Vance, expert en crimes

LA SÉRIE SANGLANTE

Grand Roman policier inédit, par S. S. VAN DYNE

Traduit et adapté de l'anglais par S. Mandel et R. Duchateau. (Suite)

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Un vieil hôtel New-Yorkais, habité par la puissante famille Greene, a été le théâtre d'un double crime. La fille aînée, Julia, a été tuée net et la cadette Ada grièvement blessée. Philo Vance, riche amateur et ami personnel de l'Attorney Markham mène l'enquête et l'interrogatoire. Les domestiques paraissent à peu près hors de cause ainsi que Madame Greene mère, une vieille paralytique hargneuse. Mais des soupçons planent sur le fils aîné, Chester, dont le revolver, qui a mystérieusement disparu, est sans doute l'arme du crime; sur le cadet, Rex, un rachitique d'une inquiétante intelligence, sur le Dr Von Blon, le médecin de la famille, un ambitieux sans scrupules et enfin sur Sybella Greene dont le cynisme a révolté Markham.

Philo Vance était en train d'interroger Ada, qui n'avait d'ailleurs pu lui donner aucun détail sur son agresseur, lorsque Sybella se mit contre toute vraisemblance à accuser sa sœur d'adoption d'être l'auteur des attentats de la nuit précédente.

EVANT une accusation aussi invraisemblable personne n'ose élever la voix. Ada laissa échapper un gémissement, et se cramponna à la main du docteur, d'un mouvement convulsif et désespéré :

— Oh ! Sibella, comment avez-vous pu ! dit-elle d'une voix faible comme un souffle.

Von Blon s'était raidi et une lueur courroucée passa dans ses yeux. Mais avant même qu'il eût pu placer un mot, les accusations de Sibella se précipitaient comme un torrent déchaîné, absurdes, illogiques, foudroyantes :

— Oh ! oui, c'est bien elle qui l'a fait ! Elle est en train de vous tromper exactement comme elle a toujours essayé de nous tromper tous. Elle nous déteste, elle nous a toujours détestés, depuis le jour où père l'a introduite dans cette maison. Elle nous envie les objets que nous possédons, le sang même qui coule dans nos veines. Elle serait infiniment heureuse de nous voir tous assassinés. Elle a tué Julia d'abord, parce que c'était Julia qui dirigeait la maison et qui veillait à ce qu'elle fit quelque chose pour gagner sa vie. Elle nous méprise et elle a formé le projet de se débarrasser de nous.

La jeune fille au fond du lit promena sur nous un regard plein de détresse. Il n'y avait dans ses yeux aucun ressentiment ; elle paraissait simplement incrédule, abasourdie comme si elle eût douté de la réalité de ce qu'elle venait d'entendre.

— Infiniment intéressant, prononça Vance entre les dents. Plus que ces paroles, l'accent ironique qu'il y avait mis lui valut l'attention générale. Il avait observé Sibella tout le long de sa tirade et gardait les yeux rivés sur elle :

— Vous accusez sérieusement votre sœur ? Sa voix maintenant était cordiale, presque affectueuse.

— Aussi sérieusement que possible, déclara-t-elle avec audace. Elle nous déteste tous.

— Quant à cela, sourit Vance, je crois qu'aucun des membres de la famille Greene ne peut être accusé d'une surabondance de tendresse ou d'affection. — L'accent de sa voix était tout à fait calme. — Mais ignorez-vous que Miss Ada était blessée dans le dos ?

Pour la première fois, Sibella parut frappée par l'invraisemblance flagrante de son accusation. Ses traits se crispèrent, et je notai dans le dessin de la bouche, une expression de désappointement mauvais.

— Je vous ai déjà dit tout à l'heure que je n'étais pas attachée à la police, je ne suis pas spécialisée dans le crime, moi.

— Ni dans la logique, selon toute évidence. Vance prit un air blagueur. Mais peut-être ai-je mal interprété votre accusation. N'auriez-vous pas voulu insinuer que Miss Ada a tué votre sœur Julia, et qu'une autre personne a tiré sur Miss Ada immédiatement après — par vengeance peut-être ? Un crime à quatre mains pour ainsi dire ?

La confusion de Sibella était manifeste, mais elle ne semblait nullement prête à capituler.

Vance reprit : Mais je crois que nous pouvons difficilement envisager l'hypothèse d'un double-coupable. Car voyez-vous, vos deux sœurs ont été abattues par la même arme. Et je crains bien que nous ne soyons réduits à nous contenter d'un seul assassin.

Sibella se concentra soudain. Une expression de ruse passa dans ses traits.

— Quelle était la marque de votre revolver, Chet ? demanda-t-elle.

— Oh, c'était bien un 32, un vieux Smith et Wesson.

Sibella alla vers la fenêtre et y regarda, quelques instants pensive pendant que nous nous impressions autour d'Ada. Nous allions quitter la chambre, quand Sibella quittant son poste se dirigea vers nous à grands pas :

— Attendez ! Sa voix était impérieuse. Je viens de réfléchir. Le revolver de Chet, je sais ce qu'on en a fait. C'est elle qui l'a pris ! Une fois de plus son doigt implacable désignait Ada. Je l'ai vue l'autre jour dans la chambre de Chet et je me suis demandée ce qu'elle venait y faire. Elle jeta à Vance un coup d'œil triomphant. Voilà qui est précis, pas vrai ?

— Quel jour était-ce, Miss Greene ?

Sibella hésita puis, hargneuse :

— Je ne me souviens plus. Comment pourrais-je me rappeler la date exacte ? Tout ce que je sais, c'est qu'en traversant le hall, j'ai jeté un coup d'œil sur la chambre de Chet — la porte en était entr'ouverte — et j'y ai vu, elle... près du bureau...

Ada implora sa sœur du regard.

— Oh ! Sibella gémit-elle, que vous ai-je donc fait pour que vous me détestiez de la sorte ?

— Ce que vous avez fait ! Sa voix était rauque et stridente, et son regard avait une expression quasi démoniaque. Tout ! Rien ! Oh ! vous êtes rusée avec vos airs doux et rampants, votre patient regard de chien battu, vos manières de Sainte-Nitouche ! Mais vous ne m'aurez pas, moi. Vous nous avez tous haï, dès le jour où vous avez mis les pieds ici. Et vous n'avez attendu qu'une occasion propice pour nous assassiner, après avoir bien préparé tous vos plans, vilain reptile, sale petite bestiole abjecte que vous êtes.

— Sibella ! C'était la voix de Von Blon qui venait, cinglante comme un coup de cravache, couper court à cette explosion de démenée : En voilà assez !

Il s'approcha de la jeune fille et fixa sur elle un regard menaçant. Son attitude me surprit pour le moins autant que le flot déchaîné de paroles que nous venions d'entendre.

Il y avait dans sa façon de l'apostropher, un accent très particulier, qui impliquait l'existence entre eux d'une intimité, d'une familiarité surprenante même chez un médecin de famille et un ami d'enfance.

Vance avait sans nul doute, fait la même réflexion, et il observait la scène avec un intérêt intense.

— Vous devenez hystérique, poursuivait Von Blon, toujours menaçant, vous ne savez plus ce que vous dites.

Je sentais, que seule la présence d'étrangers, l'empêchait de s'exprimer d'une façon beaucoup plus énergique. Mais ses paroles produisaient un effet immédiat. Sibella baissa les yeux, et changeant brusquement d'attitude, elle enfouit son visage dans ses mains, le corps tout secoué de sanglots.

— Je... regrette. J'étais folle... et sottée... de dire ces choses-là.

— Vous feriez mieux, Chester, de reconduire Sibella dans sa chambre. Von Blon avait repris son ton professionnel. C'en est trop pour ses nerfs.

La jeune fille sortit, sans ajouter une seule parole, suivie de Chester.

— Ces femmes modernes, toujours les nerfs en pelote, commenta Von Blon, laconique. Puis il posa sa main sur le front d'Ada. Et maintenant, jeune demoiselle, je vais vous faire prendre un calmant, afin que toutes ces émotions ne vous empêchent pas de dormir.

Nous primes alors congé de la jeune fille. Quelques instants après, nous avions quitté l'hôtel.



Von Blon s'approcha de la jeune fille : Sibella, en voilà assez !

CHAPITRE VII

Les commentaires de Vance.

Il était presque cinq heures lorsque nous rentrâmes au Palais de Justice. Une atmosphère de tristesse lugubre régnait dans le cabinet particulier de Markham.

— Pas bien édifiante, cette famille, mon pauvre vieux, soupira Vance en s'enfonçant dans un énorme fauteuil de cuir. Non, vraiment pas édifiante... Vraiment, s'avez-vous, reprit-il d'un ton enjoué, il est tout à fait malheureux que vous et le sergent soyez à un tel point obsédés par l'idée de justice sociale et un tas d'autres choses de ce genre ; si les familles de l'espèce de Greene étaient exterminées, la Société ne s'en porterait pas mieux. Toujours est-il que c'est là un problème bien fascinant, fascinant au possible !

— Je regrette de ne pouvoir partager votre enthousiasme. Markham parlait durement. Ce crime me paraît tout à fait banal et sordide. Je me suis laissé entraîner bêtement. J'espère que vous avez à faire un bon après-midi, quant à moi, j'ai pour trois heures de travail accumulé.

Malgré cette invitation non déguisée à prendre congé, Vance ne se montra nullement disposé à partir.

— Oh, je ne m'en irai pas encore à présent, annonça-t-il avec un sourire taquin. Je m'en voudrais de vous abandonner dans votre présent état d'hérésie mortelle. Vous avez besoin d'être guidé dans votre tâche, Markham, et je suis tout à fait décidé à déverser dans votre sein et celui du sergent le trop-plein de mon cœur pantelant.

Markham fronça les sourcils. Il connaissait suffisamment Vance pour avoir compris que sa légèreté était feinte. Il se résigna donc à l'écouter.

— Dites-moi, Sergeant, dit alors Vance, vous avez vu le corps de Julia Greene, n'est-ce pas ? Sa position au lit était-elle naturelle ?

— Elle était à moitié allongée, ses épaules soutenues par une paire d'oreillers et les couvertures retroussées.

— Et ses mains ?

Heath le regarda d'un air ébahi.

— Elles étaient dehors. Et maintenant que vous m'y faites penser, je me souviens qu'elle serrait fortement les couvertures.

— Et sa figure, Sergeant ? Quelle était selon vous son expression ? Était-ce la peur, l'horreur ? La surprise ?

Heath lui lança un regard pénétrant.

— Ma foi, ça aurait pu être aussi bien l'une que l'autre. Elle tenait la bouche ouverte, tout comme si elle avait été sous le coup d'une violente surprise.

Vance laissa errer son regard dans la vague. Puis il se leva lentement, et tête baissée, se mit à marcher de long en large. Enfin, il s'arrêta devant le bureau de l'Attorney de District et se pencha sur lui, ses deux mains appuyées sur le dossier d'une chaise.

— Ecoutez-moi bien Markham. Il se passe dans cette maison quelque chose de terrifiant et d'inimaginable. Ce n'est pas un assassin de hasard qui, s'introduisant la nuit passée par l'entrée principale a abattu ces deux femmes. Le crime était prémédité et préparé avec soin. Quelqu'un veillait à trouver les interrupteurs, qui n'ignoraient pas l'heure exacte à laquelle tout le monde s'était couché, en un mot, quelqu'un qui savait quand et comment porter le coup. Il y a à la base de ce crime un mobile profondément caché. En soulevant ce voile qui découvre les événements de la nuit passée, on y trouverait des couches profondes et superposées, les obscures et fétides sous-sols de l'âme humaine.

Il y avait dans sa voix quelque chose de sourd, de tellement inusité qu'il eût été difficile de croire

— Ah ! vous voilà plus précis ! quels sont donc ces détails qui exigent une explication ?

Vance alluma une cigarette et s'installa sur le rebord de la table.

— Comment expliquez-vous par exemple que Chester soit immédiatement venu ici solliciter votre concours ? A cause de l'arme disparue ? Peut-être bien, mais je doute fort que ce soit là le seul motif. Et cette arme, est-elle vraiment disparue ? Nous aurons avancé d'un grand pas quand nous aurons pu retracer les pérégrinations de ce revolver. Et comment expliquer que le premier coup de feu ait été distinctement perçu par Chester, alors que Rex dont la chambre est voisine de celle d'Ada, prétend n'avoir pas entendu le second ? Autre chose bizarre : ce long intervalle entre les deux détonations. Et puis, voilà Sproot, ce somnolier polyglotte plongé dans la lecture de Martial — Martial par tous les saints ! — au moment où se déroule en bas un drame obscur. Sproot qui entre immédiatement en scène, sans entendre, ni rencontrer personne... Et quel peut-être le sens caché des élocutions mystiques de cette dévote Hemming ? Et la cuisinière allemande ? Voilà une femme qui — passez-moi — a un passé. Son mari était un ami du vieux Tobias et Tobias a ordonné qu'elle puisse rester cuisinière chez eux aussi longtemps qu'il lui plairait. Cela n'est pas naturel, et il y a mille autres incongruités. Ainsi, tenez. Pourquoi Rex était-il aussi agité pendant l'interrogatoire ?

Et puis, qui donc a allumé l'électricité, et pourquoi ? Et comment se fait-il que Von Blon était sorti au beau milieu de la nuit, de sorte que le coup de téléphone de Sproot n'a pu l'atteindre. Et malgré cela, il a appliqué aussitôt ? Coïncidence ?... Et à propos, sergent, la double série de traces concordait-elle avec les empreintes du Docteur ?

— Pas moyen de le dire. La neige était trop molle.

— Il est d'ailleurs probable que cela n'a aucune importance ? Vance regarda de nouveau Markham et reprit sa récapitulation. Et puis il y a les points de divergence entre les deux modes d'attaque. Julia a été assaillie en face, alors qu'elle se trouvait dans son lit. Ada par contre, a reçu le coup dans le dos, après s'être levée et cela, bien que le meurtrier eût eu amplement le temps de s'approcher du lit et de l'abattre pendant qu'elle était encore couchée. Pourquoi a-t-il attendu en silence que la petite se soit levée et dirigée à sa rencontre ? Comment a-t-il eu l'audace d'attendre, après avoir tué Julia et donné l'alarme ? Trouvez-vous que tout cela dénote de la panique ? Ou plutôt du sang-froid ? Et par quel hasard, la porte de Julia n'était-elle pas fermée à clef à pareille heure. Voilà un détail qui, tout particulièrement, demande à être élucidé. Quelle affreuse vérité dissimulait-elle derrière la satirique avec laquelle Sibella passait en revue tous les membres de la famille Greene. Et puis, il y a le récit d'Ada. Quels détails de ce récit me paraissent absolument ahurissants, invraisemblables, presque grotesques. Et l'accusation hystérique que Sibella a portée contre Ada ? Qu'y avait-il dessous ? N'allez pas surtout oublier la scène curieuse entre Sibella et Von Blon, qui lui reprochait son éclat. C'était bizarre au possible. Il y a entre eux une intimité évidente — ça saute aux yeux. Vous avez pu voir comment elle lui obéit. Et vous n'avez pas été non plus sans remarquer qu'Ada est loin de détester le docteur.

Vance aspira profondément la fumée de sa cigarette.

— Oui, Markham, je ne me déciderai à croire en votre hypothétique voleur que lorsque nous aurons trouvé une réponse satisfaisante à toutes ces choses et un tas d'autres encore.

Absorbé par ses pensées, Markham garda le silence.

— J'ai écouté attentivement votre catalogue homérique, Vance, dit-il enfin, mais je ne veux pas m'en déclarer enthousiasmé. Il n'y a aucun fil qui relie entre eux les composants de votre total, de sorte que ces faits ne peuvent être envisagés que sous l'aspect d'unités séparées. Les données que nous possédons actuellement sont trop insignifiantes pour justifier une enquête hors des chemins battus. Nous ne pouvons pas, décemment, soulever un scandale inouï en traînant dans la boue les membres d'une famille honorable, alors qu'il n'existe pas le moindre soupçon de preuve contre eux. Ce serait procéder d'une façon par trop injuste et périlleuse. Nous devons au moins attendre que la police ait terminé son enquête...

Vance soupira... Il boutonna son pardessus et se dirigea vers la porte.

— C'est bon. Il ne me reste plus rien à faire ici. Je vais donc me retirer et reprendre ma traduction du *Journal de Delacroix*.

Trois jours plus tard, les manchettes de tous les journaux annonçaient qu'une seconde calamité aussi sombre et inexplicable que la première s'était abattue sur le vieil hôtel Greene.

Ce second coup de foudre fit tomber d'elle-même la théorie du cambriolage. Il ne pouvait plus y avoir aucun doute : les sombres murs de cette maison maudite secrétaient un poison mortel.

CHAPITRE VIII

La Seconde Tragédie

(Le vendredi 12 Novembre 8 heures du matin)

Il était à peine huit heures lorsque Markham nous apporta la nouvelle du second drame.

Je m'étais levé tôt et j'étais en train de prendre un café dans la bibliothèque, lorsque Markham passant comme une flèche devant Currie ébahi, fit son apparition.

— Allez tout de suite me chercher Vance, voulez-vous Van Dine, fit-il sans même me saluer ; il vient d'arriver quelque chose de grave.

Je m'empressai d'appeler Vance qui endossa en grommelant une robe de chambre en poil de chameau et se dirigea sans se presser vers la bibliothèque.

— Mon cher Markham, fit-il en s'adressant à l'Attorney de District d'un air plein de reproche, — Pourquoi donc faire vos visites au beau milieu de la nuit ?

— Ce n'est pas une visite, répliqua Markham d'un ton acerbe, Chester Greene a été assassiné.

— Ah ! Vance sonna et alluma une cigarette. Café pour deux et vêtements pour un, ordonna-t-il lorsque Currie eut fait son apparition. Puis il se laissa couler dans un fauteuil auprès du feu et regarda Markham avec malice. Toujours ce même et unique cambrioleur, je suppose ? Un gars persévérant ! l'argenterie de famille est-elle enfin disparue, cette fois-ci ?

Markham ne releva pas l'allusion et commença aussitôt son récit :

— Sproot a téléphoné au Commissariat Central un peu avant minuit. L'inspecteur de service alla chercher Heath à son domicile, de sorte que le sergent se trouva sur les lieux dans l'espace d'une demi-heure. Il y est encore. Il m'a téléphoné et comme je lui ai dit que j'allais m'y rendre immédiatement, il ne m'a donné que peu de détails.

Tout ce que je sais, c'est qu'hier soir, peu de temps après onze heures et demie, c'est-à-dire presque à la même heure que celle des crimes précédents, Chester Greene a été assassiné d'un coup de revolver.

— Était-il dans sa chambre ?
Vance était occupé à verser le café servi par Currie.

— Si j'ai bonne mémoire, c'est là qu'Heath l'a trouvé !

— Il a été attaqué en face ?
— Oui, le cœur est traversé à bout portant.

— Tout à fait intéressant. On dirait une réédition de la mort de Julia. Vance demeura songeur.

— Mais nous ferons mieux de nous mettre en route, fit Markham qui s'impatientait.

— Suis-je invité ?
— Je serais désireux de vous voir m'accompagner.

Markham ne faisait aucun effort pour dissimuler son désir d'emmener Vance.

— Oh ! j'en avais tout à fait l'intention, croyez-le bien ?

Et Vance alla rapidement s'habiller.

Nous partîmes dans la voiture de l'Attorney et quelque temps après nous pénétrâmes dans le hall de l'hôtel Greene.

Le sergent Heath vint aussitôt à notre rencontre. Son teint avait perdu sa fraîcheur habituelle et son regard paraissait troublé. Il serra la main à Markham et fit à Vance un signe d'amicale bienvenue.

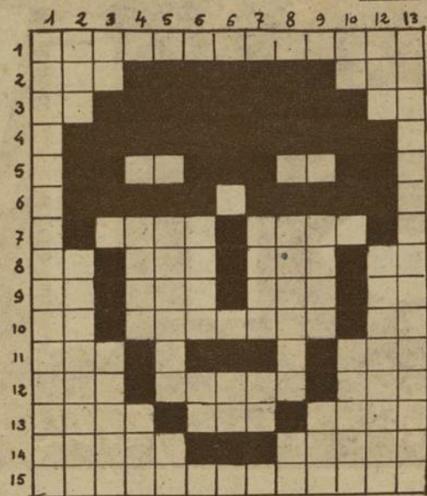
— Vous avez flairé juste, M. Vance. Il y a quelqu'un ici qui semble vouloir tout éventrer et ce n'est pas au magot qu'on en veut.

Heath nous fit un récit détaillé du crime. Il avait été commis vers onze heures et demie, alors que toute la famille, de même que les domestiques, s'étaient retirés dans leurs chambres respectives.

Sibella qui lisait au lit entendit distinctement un coup de feu. Elle se leva aussitôt et prêta l'oreille. Au bout de quelques instants, elle sortit de sa chambre et monta à pas de loup l'escalier de service qui se trouvait à quelques pas de sa porte. Une fois en haut, elle réveilla le somnolier et tous deux redescendirent jusqu'à la chambre de Chester. La porte n'était pas fermée à clef et l'électricité était allumée. Dans un fauteuil, devant le bureau, ils aperçurent Chester Greene, légèrement recroquevillé. Sproot s'approcha de lui, mais comprenant qu'il était mort, il ressortit immédiatement et ferma la porte à double-tour. Puis il téléphona à la police et au Dr. Von Blon.

— J'arrivai sur les lieux avant le docteur qui était encore absent et ne reçut le message du somnolier que vers une heure du matin, expliqua Heath.

DÉTECTIVE - MOTS CROISÉS



(N° 3)

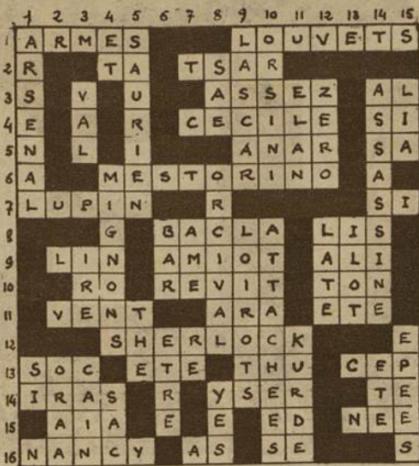
HORIZONTALEMENT

1. Les soldats les portent sur le ventre.
2. Fleuve. — Quand on est deux.
3. Cet allemand affirme. — Deux lettres de Xantippe.
5. Langue. — Pendant la guerre, train.
7. Chez les chiens, craint des malfaiteurs. — Élément essentiel du crime.
8. Article. — Trois lettres de poires. — Oiseau. En calcul.
9. Langue. — Fit disparaître. — Sans aspérités. — Deux lettres de quotidien.
10. Initiales d'un homme politique connu. — Capitaine de voleurs. — Aux yeux de certains, indécent.
11. Dans l'alphabet gothique. — Une femme ne l'avoue jamais.
12. Certain. — Inscrivit. — Titre monastique.
13. Equipe. — Eut l'audace. — Consacré.
14. Sorte de vente. — Va sur l'eau.
15. Firent subir à la monnaie une certaine opération.

VERTICALEMENT

1. S'occupent des conditions du crime.
2. Cri de douleur. — Se mettent à la cote.
3. Lettre grecque. — Fit une marque.
4. Ville d'Auvergne. — Reine de féerie.

(à suivre).



(Solution du N° 1)

5. Fait naître un conflit en Europe centrale. — Négation.
6. Nécessaire aux criminels et aux policiers. — Deux lettres de rhododendron.
7. Carte.
8. Fumé. — C'est Paris.
9. Produit pharmaceutique. — Pronom.
10. De la petite espèce. — Département.
11. Deux lettres de ordre. — Venere.
12. Personnages-mystérieux qu'on découvre. — Fétiche.
13. D'une manière captieuse.

PETITES ANNONCES

- 5 francs la ligne.
- Les annonces doivent parvenir au plus tard aux bureaux de DÉTECTIVE le vendredi avant midi pour être insérées dans le numéro du jeudi suivant. Elles sont payables d'avance et doivent être reçues accompagnées de leur montant.
- La ligne se compose de 48 lettres, signes ou espaces.
- I. Serais acquéreur d'une édition complète de Rocabole, de Ponson du Terrail, introuvable en librairie. Faire offre à Regulato, 25, rue Singer, Paris (16^e).
 - II. Appart. à louer, 3 et 5 pièces, salle de bains, confort moderne, 15, rue de la Santé. S'adresser gardien du square.
 - IV. Cherche studio 12.000 environ, une grande pièce, une petite pièce, cuisine, salle de bains. Ecr. Dellong, 7, square de Port-Royal.
 - V. Cherche occasion Lemorgan, bon état. Ecrire en indiquant année d'achat, kilomètres parcourus et si installation supplémentaire (démarrage électrique, etc...). L. X. 1853, Détective, 35, rue Madame.
 - VI. Désirerais acheter La Pierre de Lune, de Wilkée Colline (traduction parue chez Hachette, épuisée). Le petit vieux des Balognolles, de Gaboriau. Ecrire G. L., Détective, 35, rue Madame.
 - VII. Mallette cuir bleu, chiff. M. V., oubl. taxi gare Est, mercredi, 5 h. 30. Récompense à qui la rapportera. Ecr. Détective, 35, rue Madame.

LISEZ

Les Chefs-d'Œuvre du Roman d'Aventures

c'est la plus captivante lecture

la Collection que chacun doit posséder

<p>GASTON LEROUX La Farouche Aventure</p> <p>JEAN D'HOUREC La Fille au Masque pourpre</p> <p>RENÉ GIRARDET L'Étrange Monsieur de Lorgemont</p> <p>KRIJANOVSKAIA L'Elixir de longue vie</p> <p>G. G. TOUDOUZE L'Homme qui volait le Gulf-Stream</p> <p>G. G. TOUDOUZE L'Éveilleur de Volcans</p>	<p>A. W. MASON Le Reflet dans la Nuit</p> <p>C. A. GONNET Sur la Piste blanche</p> <p>JEAN FOURNIER Iggins & C^o détectives</p> <p>HENRI CLÉRY Naïlé Hanoum, capitaine turque</p> <p>GUSTAVE LE ROUGE Le Secret de la Marquise</p> <p>GUSTAVE LE ROUGE Une Mission Secrète</p>
---	--

une fois commencée, cette lecture ne vous laissera ni repos, ni trêve

LIBRAIRIE GALLIMARD
Chaque volume, sous couverture illustrée 8 fr.

EN VENTE PARTOUT

Bulletin d'Abonnement

	1 an	6 mois	3 mois
France et Colonies	48. »	25. »	13. »
Etranger	tarif A. 65. »	33. »	18. »
Etranger	tarif B. 75. »	39. »	21. »

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois, 3 mois).

Nom :

Prénoms :

Profession :

Adresse :

Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement :

Remplissez ou recopiez ce bulletin et envoyez-le à la :
Direction du journal DÉTECTIVE
35, rue Madame, PARIS (6^e) Tél. LITTRÉ 32-11
Votre abonnement partira de la semaine de sa réception

Témoignage de
MAURICE PARIJANINE

LE KRASSINE DE L'ITALIA

16 planches hors texte
15 fr.

Un dossier
Une accuration

LES ÉDITIONS RIEDER

ETUDES CHEZ SOI

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante école du monde, permet, grâce à ses cours par correspondance, de faire chez soi, dans le minimum de temps et avec le minimum de frais, des études complètes dans toutes les branches du savoir. Elle vous adressera gratuitement sur demande celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent :

Broch. 8.000 : Toutes les classes de l'enseignement primaire, Brevets, C. A. P., Professorats, Inspection primaire.

Broch. 8.009 : Toutes les classes de l'enseignement secondaire, Baccalauréats, Licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 8.016 : Grandes écoles spéciales.

Broch. 8.023 : Carrières administratives.

Broch. 8.031 : Toutes les Carrières de l'Industrie, des Travaux publics, de l'Agriculture, de l'Agriculture coloniale.

Broch. 8.042 : Toutes les Carrières du Commerce, de la Banque, de la Bourse, des Assurances, de l'Industrie hôtelière.

Broch. 8.048 : Langues étrangères.

Broch. 8.050 : Orthographe, Rédaction, Verbsification, Calcul, Dessin, Ecriture.

Broch. 8.058 : Marine marchande.

Broch. 8.066 : Solfège, Piano, Violon, Flûte, Accordéon, Professorats.

Broch. 8.073 : Arts du dessin, Professorats.

Broch. 8.081 : Métiers de la Couture, Coupe.

Broch. 8.085 : Journalisme et Secrétariats.

ÉCOLE UNIVERSELLE
59, Boul. Exelmans, Paris (16^e)

RIEN QUE LA VÉRITÉ

INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY

34 Rue La Bruyère PARIS - Téléphone 18518 TRUDAINE 13191

Votre barbe

MIDLIK

1 franc et je vous apprendrai à briser complètement la résistance du poil

Envoi contre 1 fr. en timbres-postes au
MIDLIK, Service D, 71, Av. de Villiers, Paris

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

L'homme qui se rit des balles



Avec ce gilet, doublé de lames d'acier, ce détective américain ne craint plus de recevoir des balles dans l'abdomen